

LA PRIÈRE DU COEUR
de Jean Lafrance, prêtre (1931-1991)

AVANT-PROPOS

En ouvrant ces pages, je voudrais poser au lecteur une question : « Avez-vous déjà surpris votre cœur en flagrant délit de prière? ». C'est une expérience bien concrète que j'évoque ici. Tous, nous l'avons déjà faite une fois ou l'autre dans notre vie, soit en rencontrant un véritable homme de prière, soit en lisant un livre qui nous plonge d'emblée dans le mystère de la relation de l'homme avec Dieu. Les écrits de Silouane ont sur moi cet effet, je ne puis les lire sans être immédiatement saisi par la prière, qui ne me quitte plus. Une mère de famille m'avouait un jour qu'elle était saisie par des « bouffées de prière » au beau milieu de ses occupations ménagères, alors que son oraison était sèche et ardue.

Lorsque nous faisons cette expérience, la parole qui monte soudain à notre conscience est celle des pèlerins d'Emmaüs : *Notre cœur n'était-il pas tout brûlant en nous quand il nous expliquait les Écritures?* (Lc 24, 32). Qu'est-ce qui se passe alors? Aucune psychologie humaine ne peut le dire. Il y a des moments dans notre vie où nous pressentons le Royaume des cieux, où la porte secrète de notre cœur s'ouvre pour laisser jaillir la prière. Imaginez un homme qui aurait vécu une expérience d'amitié jusqu'à vingt ans, qui n'a jamais revu son ami et qui, l'espace d'une seconde, voit surgir le visage de son ami - quelque chose de très fugitif, de très secret, mais de très fort quand même. C'est l'expérience de celui qui s'approche de la mer : l'air n'est plus le même, il est tout chargé d'iode. C'est le vent du ciel, le souffle du Saint-Esprit.

Tous, nous l'avons senti passer un jour : il n'y a que cela qui puisse nous attirer vers Dieu et nous donner le goût et le désir de prier. On n'entre pas dans la vie de prière parce qu'on est convaincu que c'est plus parfait, mais parce qu'on ne peut pas faire autrement. Imaginez saint Paul après l'expérience du chemin de Damas. Le problème pour lui n'était plus de savoir comment trouver Dieu, mais comment le supporter au jour de sa visite : non plus de chercher, mais de se laisser chercher et trouver par lui. Il a compris alors que ses désirs étaient ridicules en face de la réalité du visage du Ressuscité.

Un cœur de prière.

Cela vient du fond de la vie trinitaire enfouie dans notre cœur. Par moments, une « bouffée » de cette vie égarée dans le fond de l'être vient jusqu'à la conscience et nous en donne le goût, l'attrait, l'amour. Pour parler de la prière, il faut parler d'abord de la vie trinitaire égarée dans le cœur de l'homme. Et ce qui complique l'épanouissement de cette vie et enraie la machine, c'est qu'elle gémit en nous dans un cœur de pierre. Si nous ne parvenons pas à bien prier, ce n'est pas à cause du manque de temps ou des distractions, mais à cause de notre cœur de pierre, prisonnier d'un *corps de mort* (Rm 7, 24).

La prière dont nous voulons parler tout au long de ce livre est à peu près l'équivalent de ce que les Pères d'Orient ont appelé la « Prière du cœur », c'est-à-dire de la prière qui cherche sa source et ses racines au fond même de notre être, au-delà de notre esprit, de notre volonté, des affections et même des techniques de prière. Par la prière du cœur, nous cherchons Dieu lui-même ou les énergies de l'Esprit dans les profondeurs de notre être, et nous le rencontrons en invoquant le nom de Jésus dans la foi et l'amour.

Le nom de Jésus est comme un « trait », une flèche qui perce notre cœur et libère la Gloire du Ressuscité, enfouie en nous depuis le baptême. Quand nous parlons d'une rencontre de Dieu, il faut bien comprendre les termes de l'expérience mystique. En effet, l'homme ne peut pas participer à l'essence de Dieu (dans ce cas, il serait Dieu), mais il peut entrer dans la communion la plus réelle avec les opérations et les énergies de Dieu :

« La communion n'est ni substantielle (le cas du panthéisme), ni hypostatique (seul cas du Christ), mais énergétique, et dans ses énergies-opérations, Dieu est totalement présent » (Paul Evdokimov, *L'amour fou de Dieu*, Seuil 1973, p. 48).

Lorsque nous disons que l'homme doit découvrir la prière du cœur ou, ce qui revient au même, « entendre battre » son cœur de prière, nous pensons aux énergies de l'Esprit qui habitent son cœur (Rm 8, 9-11) pour le transfigurer. Le corps lui-même participe à cette transfiguration au point qu'il est repétri, transformé et sanctifié par la puissance de l'Esprit. Être né de Dieu, c'est avoir été comme repris et repétri dans le sein même de la Trinité; c'est être comme revenu au monde, après avoir pris un bain dans une eau profonde et lumineuse, celle de la vérité du Dieu-Amour (1 Jn 3-4). C'est au fond prendre au sérieux la grande affirmation paulinienne :

Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous? ... Glorifiez donc Dieu dans votre corps (1 Co 6, 19-20).

Alors la prière se désintellectualise, s'identifie à l'être physique et adhère au rythme même de la respiration.

Ceci peut paraître étrange à des Occidentaux. À cause de notre esprit cartésien, nous avons toujours tendance à penser le Saint-Esprit comme l'Esprit qui aurait une sorte de connaturalité avec la réalité de l'intelligence en l'homme, alors qu'en fait l'Esprit-Saint, comme Dieu, transcende radicalement aussi bien l'intelligence de l'homme que sa nature corporelle, et peut sanctifier et transformer réellement aussi bien le corps de l'homme que son âme. C'est ainsi - et cela nous paraît curieux et étrange - qu'un grand spirituel égyptien du VI^e siècle, saint Barsanuphe, était dans un tel état de transparence à la présence de Dieu qu'il ne pouvait presque pas supporter une présence humaine. Il était tellement poreux à l'invisible, tout en étant tout à fait vulnérable, qu'il pouvait comprendre très profondément tous ceux qui venaient à lui et leur répondre d'une manière tout à fait appropriée. Il vivait reclus, il était un père spirituel et avait le discernement des esprits. L'Orient a appelé ces hommes des pères *théophores* ou *pneumatophores*.

Ces hommes avaient trouvé la prière du cœur et réalisaient à la lettre le conseil de Paul : *Priez sans cesse. Rendez grâce en toutes choses* (1 Th 5, 17-18).

Une des plus grandes grâces qu'un homme puisse obtenir en ce monde est de découvrir que, dans l'unique désir du Christ, il peut vivre à l'aise partout et découvrir Dieu en toutes circonstances. C'est dans cette ligne qu'il faut prier les versets 4 à 9 du chapitre 4 des Philippiens qui constituent la « teinture de base » de ce livre. Nous n'en sommes pas là, car nous n'avons pas encore découvert la prière du cœur. Nous avons peur d'aller jusqu'à cette simplicité, parce que nous voulons que notre prière entre dans un cadre bien organisé. Il faut longtemps pour parvenir à cette simplicité dans la prière et ne venir à nous oublier nous-mêmes pour choisir ce qui convient à notre prière. Est-ce que cela m'aide à trouver Dieu? C'est la seule question à me poser. L'unité viendra du cœur qui ne savoure pas ses joies et ne s'arrête pas à ses tristesses, mais trouve Dieu en toutes choses dans un mouvement d'abandon.

Trop souvent, nous cherchons à réaliser la prière en dehors de nous et nous essayons de la créer à partir des mots, des idées, ou nous la cherchons au-dessus ou autour de nous, dans les « gros bouquins » qui décrivent des techniques de prière. Tant que nous essaierons de produire la prière à partir de l'extérieur, nous ne parviendrons jamais à prier en vérité et toujours.

Tout homme doit un jour découvrir qu'il porte en lui un « cœur de prière », comme le dit si bien André Louf à propos d'un moine « que la prière a tout bonnement saisi et qui l'occupe continuellement.

« Aujourd'hui, dit-il, j'ai l'impression que, depuis des années, je portais la prière dans mon cœur, mais je ne le savais pas. Elle était comme une source qu'une pierre recouvrait. À un moment donné, Jésus a ôté la pierre. Alors la source s'est mise à couler et depuis elle coule toujours » (André Louf, *Seigneur, apprends-nous à prier*, Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles 1973, p. 31).

Il faut donc découvrir *l'être caché au fond du cœur*, selon la belle expression de saint Pierre (1 P 3, 4) parlant de la situation de l'homme nouveau. Saint Bruno parlera du « cœur profond ». Nous avons dit plus haut que l'homme portait, enfouie au fond de son cœur, l'énergie de la Résurrection, le dynamisme de l'Esprit-Saint, qui n'est rien d'autre que la grâce baptismale qui nous rend *participants de la nature divine* (2 P 1, 4). Nous sommes descendus aux enfers avec le Christ, dans les eaux de la mort qui sont devenues les eaux lumineuses, et nous avons été revêtus de sa Résurrection, c'est-à-dire de la puissance de sa Gloire. Si bien que nous portons dans notre inconscient, non pas seulement le subconscient freudien qui est un infra-conscient, mais un supra-conscient qui n'est rien d'autre que l'énergie divine, la grâce baptismale.

Un germe de prière.

C'est dans ces profondeurs où gît la grâce baptismale que nous pressentons combien notre cœur est habité par un germe de prière. Saint Jean Chrysostome dit que lorsque l'homme reçoit le baptême, il est illuminé par cette grâce, et s'il la reçoit étant adulte, il ressent cette illumination, mais elle s'enfuit ensuite dans l'inconscient. Tout l'agir du chrétien est d'accueillir et de faire ressurgir, dans une conscience existentielle, cette grâce baptismale qui est en quelque sorte enfouie dans les profondeurs de son existence corporelle. Un peu comme une source cachée alimente le jet d'eau du bassin. N'est-ce pas ce qui

explique dans notre vie ces « bouffées de prière » qui montent à notre conscience claire au moment où nous y pensons le moins et où, apparemment, nous ne prions pas de manière consciente ?

Pour cette tradition, il y a de la sainteté dans les profondeurs de notre être corporel : celui-ci est saturé de sainteté parce qu'il est greffé sur le corps déifié et déifiant du Christ. Et c'est notre âme au contraire qui est folle, qui se prostitue et s'adultère (en devenant adulte); c'est elle qu'il faut ramener. Sans cesse l'invocation du nom de Jésus ramène notre âme dans son enveloppe, sa réalité corporelle, dans l'abîme du cœur où vit le Seigneur. Comme dit Jésus, il faut se convertir pour redevenir un enfant né de l'eau et de l'Esprit.

Le chrétien vit trop souvent comme un automate ou un endormi, et il oublie son cœur de prière. Il doit donc prendre conscience de la grâce baptismale : c'est là qu'est cachée la source de sa prière. En ce sens, je n'aime pas beaucoup l'expression « former à la prière ». Nous n'avons pas à « donner une forme », à couler dans un moule préétabli, pas davantage à enseigner une « bonne technique de prière », mais à permettre au « germe de prière » qui existe en tout baptisé (et en tout homme) de s'épanouir. Certes, il y a des « chemins » par où d'autres sont passés, et des « constantes » dans la pédagogie de Dieu envers nous. Et il y a intérêt à les connaître. Mais on ne peut commencer à comprendre vraiment ces chemins et ces constantes que pour autant qu'on en a déjà un peu l'expérience.

C'est dire qu'on ne peut pas plus apprendre à prier à quelqu'un qu'on ne peut lui enseigner à se réjouir, à aimer ou à pleurer. La prière procède d'un instinct qui est en nous, il n'y a pas à le fabriquer, il n'y a qu'à le suivre. Il faut apprendre à laisser parler en soi la vie trinitaire, comme un enfant apprend tout naturellement à dire « papa » à celui qui lui a donné la vie. Quand deux fiancés s'aiment, ils trouvent vite les mots et les gestes pour exprimer leur amour.

Cela s'oppose à l'art, c'est-à-dire aux efforts par lesquels un homme essaie d'apprendre un geste plus ou moins compliqué, en imitant ce qu'on lui montre (par exemple, conduire une voiture). Sans doute la prière s'apprend, mais plutôt comme on apprend à respirer, à boire, à manger et à marcher. Il faut laisser parler en soi la vie divine. Qu'on laisse faire la nature, et cela viendra tout seul. Quand on étudie les mouvements les plus naturels, on est stupéfait de leur complexité (la marche). Et pourtant, cela se fait tout seul.

Regardons de plus près ce mouvement de retour au centre de l'être, pour découvrir notre cœur de prière. C'est un mouvement de retour au centre de nous-mêmes, pour y retrouver Dieu présent et agissant. Il ne s'agit pas de se contempler, dans une dégustation narcissique du « moi », mais de rejoindre l'action de Dieu au cœur de notre vie. Pour décrire ce cheminement de retour au cœur, l'occident parlera de recueillement, de silence intérieur, de virginité du cœur. L'Orient parlera de *hysychia*, état de repos, de paix et de tranquillité, qui se situe au début et au terme d'une vie de prière. C'est un état de plénitude, de paix, de silence de l'union avec Dieu; d'où la naissance de la prière hésychaste.

En ce qui nous concerne, nous avons repris un grand thème de la spiritualité de l'Orient chrétien : le pèlerinage au cœur, ou la conversion (chapitre 1).

L'homme se met en route et entreprend un pèlerinage pour trouver le lieu du cœur. C'est un pèlerinage intérieur, qui est aussi un pèlerinage dans l'espace. Tous les pèlerinages dans le temps et l'espace sont des pèlerinages vers le lieu du cœur. De lieu en lieu, nous cherchons l'homme qui pourra nous dire une parole de vie et faire de nous des êtres éveillés à la présence de Dieu.

Ici résonne déjà la brève prière qui rythme toute la vie spirituelle de l'Orient chrétien, la *prière de Jésus* qui s'est stéréotypée à l'Athos vers le XIIIe siècle. C'est tout simplement la prière du publicain de l'Évangile : « Seigneur, prends pitié de moi, pécheur. » dans cette prière s'exprime le mouvement de conversion, où l'homme se décentre de lui-même et retrouve enfin sa vraie nature qui est d'être prière (chapitre 2). L'homme est essentiellement fait pour la communion et l'adoration, car il est jeté à l'existence dans un état d'explosion oblatrice.

C'est dans ce contexte de *metanoïa*, de conversion, qu'est née la prière continuelle. L'homme pécheur, séparé de Dieu par un abîme, reprend la prière du publicain de l'Évangile et supplie le Christ d'avoir pitié de lui. Que cherche cette prière, sinon à actualiser, à rendre vivante et incessante la grâce baptismale, c'est-à-dire notre greffe sur le corps ressuscité de Jésus? Le secret désir de l'homme est de faire de sa vie un sacrifice spirituel, une eucharistie incessante, et de réaliser ainsi le grand conseil paulinien :

Priez sans cesse. Rendez grâce en toutes choses (1 Th 5, 17-18).

Comment devenir un homme eucharistique, un homme qui célèbre, qui rend grâce et qui reçoit chaque instant de sa vie dans l'action de grâce? C'est de ce désir de faire « eucharistie » qu'est née la prière incessante. Dans le chapitre 3, nous regarderons l'homme en marche vers la prière continuelle, et nous nous demanderons ensuite comment prier sans cesse, à partir de notre existence quotidienne, avec ses soucis, ses tentations, et aussi ses joies.

Progressivement, l'homme s'unifie à partir du cœur, où réside l'énergie divine. À force de dire la prière de Jésus, il est descendu dans les profondeurs de son être, et le Nom de Jésus a libéré le dynamisme de l'Esprit emprisonné en lui. La Gloire du Ressuscité peut aussi rejaillir sur tout son être et l'irradier jusque dans ses profondeurs charnelles. Pour décrire cette expérience, les Pères utilisent un vocabulaire où les mots « lumière », « chaleur », « feu », « douceur » tiennent une place de choix (par exemple dans l'entretien de Séraphim de Sarov avec Motovilov). L'homme transfiguré par la Gloire du Ressuscité déchiffre le monde et le cœur de ses frères comme un buisson ardent, selon la belle expression d'Isaac le Syrien. Il est en état de prière ininterrompu (chapitre 4), et le monde entier devient pour lui une église. Il est vraiment le prêtre de la création universelle, et toute sa vie devient une prière. Le paysan dans son champ, le savant qui étudie la structure de l'atome, le professeur qui enseigne... leurs gestes et leurs regards sont purifiés par la prière, la matière qu'ils touchent est aussi une « nouvelle créature » tendue vers la Gloire du Seigneur. L'homme en état de prière continuelle « glorifie Dieu dans son corps » (cf. 1 Co 6, 11-20).

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la Gloire de Dieu (1 Co 10, 31).

L'homme de prière a retrouvé la condition parousiaque (ou paradisiaque), il réalise vraiment ce pour quoi il a été créé, c'est-à-dire rendre un culte à Dieu. Tout culmine dans l'amour véritable du prochain, c'est pourquoi il prie pour le monde entier, car il brûle d'amour pour la création toute entière. Dans le chapitre 5, nous verrons comment cet homme prie pour le monde entier et plus spécialement pour ses ennemis et les pécheurs. À ceux qui parviennent à cette profondeur de prière s'ouvre alors le mystère de l'histoire et le mystère de chaque personne. On peut dire de ces hommes qu'ils sont des contemplatifs dans l'action, car ils trouvent Dieu en toutes choses.

CHAPITRE 1

Le pèlerinage au cœur : la conversion.

Le chrétien vit, mais il n'a pas conscience de ce qu'il porte en lui. C'est un endormi qui laisse sommeiller en son cœur les énergies de l'Esprit. Dans l'Évangile, le Christ ne cesse de nous dire qu'il faut veiller et prier, derrière la porte, pour attendre son retour :

Veillez... Tenez-vous prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas (Mt 24, 42-44).

Le Christ nous avertit qu'il reviendra la nuit, nous laissant entendre par-là qu'il ne faut pas dormir. Durant l'agonie, il reprochera aux Apôtres de dormir :

Simon, tu dors! Tu n'as pas eu la force de veiller une heure? (Mc 14, 37).

C'est pourquoi Jésus oppose à l'homme qui est vigilant le serviteur oublieux de Dieu; aux vierges sages, il oppose les vierges folles qui n'attendent plus le retour de l'Époux. Les Pères de l'Orient nous disent que le seul péché est de ne plus être sensible au Christ ressuscité, de ne plus attendre celui qui ne cesse de frapper à la porte de notre cœur, car il ne faut pas se méprendre sur le sens du retour du Christ. Le Seigneur ne vient pas à notre rencontre du dehors, mais il est réellement le mendiant de l'amour qui frappe du dedans. L'Esprit Saint gémit au fond de notre cœur et attend la libération d'une nouvelle naissance :

Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je dînerai avec lui et lui avec moi (Ap 3, 20).

Il s'agit, bien sûr, d'une cène intériorisée que le Seigneur prend avec nous, dans la chambre haute de notre âme, et qui nous fait demeurer en lui et lui en nous. Ainsi la prière continuelle apparaît toujours dans la droite ligne de l'Eucharistie perpétuée.

S'éveiller à la mémoire de Dieu.

Il y a chez l'homme de prière une qualité d'attention et d'écoute, pour surprendre son cœur en flagrant délit de prière. C'est une attitude qui mobilise toutes les forces, les énergies et les disponibilités du cœur, pour ne pas manquer le rendez-vous. Chez les vierges sages, c'est cette attention qui semble même régler le partage – pour qu'il ne soit pas n'importe quel partage – tant les jeunes filles sont tendues vers celui qui doit venir et qui est tout pour elles. Mélange de solitude et de communion, déterminé par l'ardeur de l'attente et la préparation de la rencontre. Toutes les valeurs que nous trouvons dans le chapitre VII de la Règle de saint Benoît, lorsqu'il dit que le moine doit fuir absolument l'oubli, la légèreté d'esprit, la distraction un peu folle, acceptée comme état d'âme habituel.

Pourquoi donc cette vigile attentive? Mais tout simplement parce que quelqu'un est toujours attendu, et déjà entendu. La Parole de Dieu s'adresse à nous chaque jour, c'est pourquoi il faut entendre sa voix et ne pas endurcir son cœur. Alors une chose devient l'unique nécessaire : la rencontre, la communion

avec le Christ qui vient. Rien ne doit être préféré à cette rencontre avec Jésus, l'Époux de l'Église.

Et c'est ensemble que tous ceux qui désirent et attendent se préparent à la rencontre, ou plutôt à entendre sa voix. C'est cette attente et cette rencontre qui font la réunion de ceux qui s'y préparent. Ils sont ensemble au nom de Quelqu'un qui est déjà au milieu d'eux, au sujet duquel ils ne peuvent être insouciant car il est déjà au milieu d'eux, au sujet duquel ils ne peuvent être insouciant car il est déjà présent. C'est lui qui compte d'abord, c'est pour cela qu'il faut une haute délicatesse car on ne veut risquer ni retard, ni manque quelconque de prévoyance. Au nom même de la charité, un peu trop superficiellement comprise, on ne peut souffrir de négligence et de dispersion.

L'homme de prière est donc un éveillé, il prie la nuit car il se situe aux confins du temps et de l'éternité pour attendre le retour de son maître. Il laisse retentir en son cœur la plainte qui orchestre les paroles de Jésus sur la prière continuelle : *Veillez et priez...* (Mc 14, 38). « Vous ne pouvez pas prier un peu avec moi? » (cf. Mc 14, 38). Mais on connaît la suite et, comme dit Pascal :

« *Jésus est toujours en agonie jusqu'à la fin du monde.* »

La même plainte retentit encore dans notre monde : « Vous ne pouvez pas prier un peu avec moi? » Mais nous dormons pendant ce temps-là et, comme les disciples, nous sommes hébétés et nous ne savons que lui dire. À l'agonie, Jésus vit pleinement le mystère de la prière qu'il a enseignée à ses disciples, lui qui « passait toute la nuit à prier Dieu » (cf. Lc 6, 12). Il prie avec ardeur et persévérance, le visage contre terre; il prie avec foi car il sait que tout est possible au Père; il prie enfin dans l'abandon : *Pourtant, non pas ce que je veux mais ce que tu veux* (Mc 14, 36).

Les grands spirituels et les saints ont toujours prié la nuit. Isaac le Syrien dit que, lorsque l'Esprit-Saint établit sa demeure dans le cœur de l'homme, celui-ci ne peut plus cesser de prier... qu'il dorme ou qu'il veille, la prière ne se sépare pas de son âme. Et le pèlerin russe dira :

« Je m'habituai si bien à la prière du cœur que je la pratiquais sans cesse et à la fin je sentis qu'elle se faisait d'elle-même sans aucune activité de ma part; elle jaillissait dans mon esprit et dans mon cœur, non seulement en état de veille, mais même pendant le sommeil. »

Certains spirituels ont même remplacé le sommeil par la prière continuelle. Olivier Clément parle de l'évêque Jean de San Francisco qui ne se couchait jamais, il sommeillait quelques moments sur son fauteuil et priait sans cesse. Mais celui qui n'a pas trouvé la prière perpétuelle doit dormir, car le sommeil est, d'une certaine façon, un état d'extase. Il y a un état mystique fondamental que tout homme connaît : c'est le sommeil profond, et ce sommeil est nécessaire. Le sommeil profond n'est pas un sommeil sans rêves, c'est un sommeil visité de visions.

On comprend alors pourquoi les spirituels conseillent d'entrer dans la nuit comme dans un sanctuaire où Dieu va nous visiter. Il conviendrait ici de noter tous les conseils des Pères, qui nous invitent à nous endormir en priant, et aussi toutes les oraisons de la liturgie, où il est demandé que s'enfuient les fantômes de la nuit :

« Visite cette demeure, que tes saints anges viennent l'habiter... »

*Lève-toi; crie dans la nuit
au commencement des veilles;
répands ton cœur comme de l'eau
devant la Face du Seigneur.*

Élève vers lui tes mains (Lm 2, 19).

Il arrive un moment où l'inconscient est tellement saturé et imprégné de prière que les rêves deviennent un moyen de communication avec Dieu : ce sont les songes.

On pourrait dire la même chose pour la fin du sommeil. Qui veut entrer un peu sérieusement dans une authentique vie de prière découvre l'importance du lever, et du temps qui le sépare de la prière. Dès que l'on s'éveille, il faut se lever. Normalement, un homme se réveille vers 6 heures le matin, mais la plupart des hommes modernes se retournent, se rendorment, et connaissent un mauvais sommeil. De même, il ne faut pas se forcer à veiller, ni à dormir trop. C'est comme pour le jeûne, chacun doit trouver son rythme personnel.

Cela frappe chez un homme comme le patriarche Athénagoras. Il dormait peu, mais il était visité par des songes. Et il racontait à Olivier Clément que toutes ses grandes décisions, il les avait prises après des songes, comme dans la Bible (le grec des Septante traduit songe par *extasis*). Notamment en ce qui concerne sa rencontre avec le pape Paul VI à Jérusalem, il a eu la vision d'un calice sur une colline; lui et le Pape montaient sur la pente des deux côtés vers le calice commun. On trouverait quelque chose de semblable chez Roger Schutz pour le concile des jeunes.

Les grands spirituels ne dorment presque plus, dit Olivier Clément : vingt minutes, deux heures... Chez l'homme qui n'a pas atteint la prière perpétuelle, l'absence de sommeil provoque des troubles psychotiques. Un psychologue me disait récemment que des expériences avaient été faites sur des chats et qu'on savait clairement maintenant que le sommeil paradoxal, très court, correspondait à l'état de réveil. Les chats n'aiment pas l'eau, alors on les met sur une plaque de liège flottant sur l'eau. Tant que le chat dort d'un sommeil moyen, les muscles de sa nuque restent raides et il garde l'équilibre. Quand il dort du sommeil profond, ou paradoxal, les muscles de sa nuque se détendent, son museau tombe dans l'eau et il se réveille. Il ne peut donc jamais dormir du sommeil paradoxal et devient fou. On pourrait faire la même remarque pour la nourriture avec le chien de Pavlov. Cette expérience a été renouvelée chez des étudiants au moyen d'électro-encéphalogrammes, et très vite, ils ont présenté des troubles psychiques. On voit alors très bien quand le sujet arrive à l'état de sommeil paradoxal, c'est-à-dire au sommeil profond et visionnaire.

Ainsi l'homme qui a atteint l'état de prière perpétuelle est un homme qui vit dans le réel; il n'a plus à rêver, car il rêve le réel et pénètre les profondeurs de la création et des cœurs. Chez lui, l'état de sommeil profond est devenu une union consciente avec Dieu. Ceux qui cheminent vers la prière continuelle doivent encore dormir, sinon ils se couperaient de Dieu, mais ils doivent s'endormir après avoir prié, afin que leur sommeil soit baigné d'oraison. Péguy dit que la vie est

ce sommeil profond où l'homme s'abandonne entre les mains de Dieu : « Entre tes mains, je remets mon esprit. »

Il y a donc un lien profond entre le sommeil et la prière, c'est pourquoi l'homme doit s'éveiller car il vit sans cesse dans l'oubli de Dieu. Et le sommeil physique n'est que le signe d'un sommeil spirituel plus profond qui le fait vivre comme un automate ou un somnambule. L'homme oublie qu'il existe, ou plutôt il oublie que Dieu est sans cesse présent à sa vie pour le faire exister; de même il oublie que le monde et les autres existent dans cet influx créateur de Dieu. En perdant la mémoire de sa source, il a perdu la mémoire de Dieu (la *mémoria Dei* dont parle saint Benoît dans sa Règle). Alors il doit s'éveiller, c'est le grand thème de l'ascèse : *nepsis*, car le Christ ne cesse de frapper à la porte de son cœur. Il faut veiller et s'éveiller, les deux mots vont ensemble, parce que le temps dans lequel nous vivons est un temps que le Christ peut déchirer à tout instant pour venir. Selon la belle expression de Guardini, l'instant présent est le « clin d'œil » d'amour que Dieu nous lance.

« Montre-nous ton visage de tendresse ».

L'homme éveillé doit apprendre maintenant à devenir un veilleur, c'est-à-dire un être qui attend patiemment, en silence, que le visage d'amour de Dieu veuille bien se révéler aux yeux de son cœur. Prier devient alors une longue attente muette et silencieuse, habitée par un intense désir de voir la Face du Père. Les disciplines d'éveil sont donc liées à l'ascèse de la maîtrise du temps. L'aspirant à la prière intérieure est impatient de voir le visage de Dieu, et sa prière risque de devenir un mouvement où il change continuellement ses termes de référence. Il doit donc apprendre à maîtriser le temps et à se placer dans la présence de Dieu, sans chercher à lui échapper ni à donner à cette présence un contenu discursif de pensée ou d'émotion.

Comme le paysan d'Ars, il doit pouvoir dire : « Je l'avise et il m'avise et nous sommes heureux ensemble. » Faites cette expérience et vous verrez combien ce silence est insupportable à notre nature instable et changeante :

« Si vous vous asseyez dans une chambre et que vous dites : Je suis en la présence de Dieu, au bout d'un instant vous vous demanderez comment on peut bien combler cette présence d'une activité qui étouffe l'inquiétude. Oh! pendant les premiers moments, vous vous sentirez bien parce que vous êtes fatigués et qu'être assis est un repos, que vous êtes confortablement installés dans un fauteuil, que le silence de votre chambre vous donne un sentiment de quiétude. Tout cela est vrai, mais si vous dépassez ce moment de repos naturel et restez en présence de Dieu, lorsque vous avez déjà reçu de la nature physique tout ce que vous pouvez en recevoir, vous verrez qu'il est difficile de ne pas se demander : Et maintenant, que faire? Que dirai-je à Dieu? Comment m'adresser à lui? Il est silencieux. Est-ce qu'il est là? Comment jeter un pont entre cette absence muette et ma présence inquiète? » (Antoine Bloom, *Certitude de la foi*, Cerf 1973, pp. 149-150).

Le silence de Dieu est la réalité la plus difficile à supporter au début de la vie de prière, et cependant c'est la seule forme de présence que nous puissions accueillir, car nous ne sommes pas encore prêts à affronter le feu du buisson

ardent. Il faut donc apprendre à s'asseoir, à ne rien faire devant Dieu, sinon à attendre et à se réjouir d'être présent à l'éternel Présent. On voit que ce n'est pas brillant puisque la prière consiste à attendre, mais si l'on arrive à faire cela, on pourra faire autre chose à l'intérieur de ce silence et de cette immobilité.

Que se passe-t-il au cœur de ce silence? Rien d'autre qu'une descente de plus en plus vertigineuse dans les profondeurs de notre cœur, où habite ce mystère de silence qu'est Dieu. C'est pourquoi il faut se taire, regarder, écouter avec un amour plein de désir. Si seulement nous savions regarder avec toutes les profondeurs de notre être le visage du Christ, ce visage invisible que nous ne pouvons voir qu'en nous retournant vers nos propres profondeurs, et en le voyant émerger d'elles, alors nous serions éblouis par ce visage qui ne ressemble à rien de ce que nous pouvons imaginer. Dans son *Cantique spirituel* (str. XI et XII), saint Jean de la Croix dira que les yeux de l' Aimé que nous cherchons sans fin, nous en gardons l'ébauche dans notre cœur.

La persévérance dans la prière n'a pas alors pour but de nous montrer ce visage du dehors, mais de nous faire creuser assez profondément pour qu'il émerge de nos propres profondeurs. Kierkegaard a bien approché ce mystère de la prière lorsqu'il dit :

« La prière n'est pas fondée en vérité quand Dieu entend ce dont on le prie. Elle l'est quand celui qui prie continue de prier jusqu'à ce qu'il soit lui-même celui qui entend ce que Dieu veut. Celui qui prie vraiment ne fait qu'écouter. »

La prière creuse notre cœur de pierre et fait jaillir un *la* bémol qui touche le cœur de Dieu. C'est la vérité de notre être que nous fait atteindre la prière persévérante.

C'est donc à l'intérieur de ce silence que jaillit notre prière, c'est un long cri silencieux, une plainte, un gémissement qui transforme tout notre être en prière :

Ô Dieu de ma louange, ne reste pas muet (Ps 108, 1).

Je ne suis que prière devant toi (Ps 108, 4).

Oui, le jour où nous aurons vraiment aperçu le visage de tendresse de Dieu, nous ne nous poserons plus de questions sur la prière continuelle, ni sur la manière de la chercher ou de la trouver, mais nous ferons la tête que nous pourrons pour supporter au jour le jour un tel poids de gloire.

Alors, si tout dépend pour nous de ce visage, nous avons absolument besoin qu'il se manifeste aux yeux de notre cœur. Nous ne devons pas avoir peur de demander cette grâce puisqu'elle nous est indispensable :

Fais resplendir ton visage et nous serons sauvés (Ps 79, 4).

Cela ne vient pas au bout d'un effort, mais parce que cela fera plaisir à Dieu :

Il ne s'agit donc ni de vouloir ni de courir, mais que Dieu fasse miséricorde (Rm 9, 16).

Il faut donc obtenir que Dieu s'attendrisse, ou que notre cœur de pierre se transforme en cœur de chair. Seulement, comme rien ne peut l'y obliger, la seule chose à faire, c'est de lui dire : « Je reconnais que tu ne me le dois pas, que je n'en suis pas digne, mais je te le demande à cause de ton Nom qui est Miséricorde. »

Pour que cette prière jaillisse sincèrement du cœur d'un homme – fût-ce un prêtre ou un religieux –, il faut parfois des années, parce que c'est une prière

d'enfant. On comprend ici pourquoi le Christ nous enjoint de redevenir enfants (Mt 18, 1-4). Quand un enfant demande quelque chose à ses parents, ceux-ci ne céderont pas tant qu'il discutera (ou du moins ne devraient pas le faire). Mais s'il demande avec douceur, acceptant de dire : s'il te plaît, non pas du bout des lèvres, mais du fond du cœur, alors ils ne pourront pas résister. Dieu résiste parce que nous discutons. Le jour où nous ne discuterons plus, nous obtiendrons tout. Il nous montrera son visage, et cela se fera parce qu'on se mettra à aimer ce visage.

Expliquons-nous encore sur ce mystère de la supplication, car il est la toile de fond sur laquelle est tissé tout l'enseignement de Jésus sur la prière continuelle. Quand Jésus nous demande de prier sans cesse, sans jamais nous décourager et quand il prend l'exemple de l'ami importun (Lc 11, 5 à 13) ou la parabole du juge qui se fait prier longtemps (Lc 18, 1-8), il choisit des situations limites où la persévérance en arrive à attendrir le cœur de l'ami et du juge. Dieu est toujours au côté de celui qui est dur d'oreille. Et il transpose immédiatement sur le plan du père :

Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, tandis qu'il patiente à leur égard? Je vous le dis, il leur fera justice bien vite. Mais lorsque le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre? (Lc 18, 7-8).

C'est dans le mystère de la foi et de la confiance qu'est tout le secret de la prière continuelle. Il y a un degré inouï de confiance et d'humilité que Dieu attend de nous pour s'attendrir jusque-là. Il veut trouver des cœurs humbles et confiants qui aillent jusque-là, pour s'attendrir à la mesure même de leur confiance. *Demandez et vous recevrez... Tout ce que vous demanderez en mon Nom, vous l'obtiendrez.*

« Dieu désire nous donner tout, il n'a pas la moindre envie de nous refuser quoi que ce soit, mais il faut que nous le lui demandions gentiment, poliment, en disant : s'il te plaît, et merci : c'est indispensable, parce que c'est la substance même de notre dialogue d'amour avec lui... Et cela implique un aveu très efficace, très profond, très coûteux : Dieu n'est pas obligé de nous le donner. Il le désire, mais à condition qu'on lui donne cette confiance infinie qui accepte de craindre parce qu'elle évacue toute insolence ». (M.D. Molinié, Retraite prêchée aux dominicaines de Montlignon, texte photocopié no 13, pp 6 et 7).

Une question se pose ici : quand un homme ne sait pas prier, soit parce qu'il est orgueilleux, soit parce qu'il compte trop sur lui-même et ne veut pas se placer sous la miséricorde, que peut-il faire? Il faut une manifestation spéciale du visage de Dieu pour le tirer de cet état, le convertir et l'enfoncer dans l'humilité. Cette manifestation n'est pas infaillible. Dieu répond à tous les appels, mais quand il n'y a pas d'appel, il faut une initiative nouvelle et gratuite de la miséricorde de Dieu pour renverser l'orgueil de son piédestal et ressusciter ce mort qui ne sait plus dialoguer. Dieu répond toujours à celui qui demande, c'est gratuit et infaillible : il ne peut pas s'en empêcher. Mais qu'il fasse demander celui qui ne demande pas, ce n'est ni gratuit ni infaillible. Alors il nous reste à demander pardon à Dieu de notre orgueil, sans savoir au juste en quoi il

consiste. À partir du moment où notre jugement le renie, il n'y a plus qu'à demander à Dieu de faire le reste, et de brûler ce mal en nous.

Nous comprenons mieux que c'est un cercle vicieux : il faut prier pour voir le visage de Dieu, et pour prier, il faut avoir entrevu ce visage... Là-dessus, Cabasilas dit des choses étonnantes et nous livre la clé pour fuir l'oubli de Dieu. Il parle à des laïcs qui vivent dans le monde et qui ne peuvent pratiquer des techniques compliquées. Il dit :

« Voilà, vous marchez dans la rue comme un automate, vous faites n'importe quoi, mais on ne vous demande pas d'aimer Dieu d'abord, mais rappelez-vous qu'il vous aime d'amour fou : *manikos eros*. Il vous aime tellement que, étant impassible, il est sorti de son impassibilité pour vous prouver son amour; il a inventé la kénose, il est mort d'amour sur la croix, voilà comment il vous a aimés ». (Nicolas Cabasilas, *La vie en Jésus Christ*, Chevetogne, 2^e éd. 1960, p. 153).

Alors, comme dit Pascal, « il ne faut pas dormir pendant ce temps-là », et il faut prendre le mot « dormir » dans un sens extrêmement large. Si vous pensez à cela et si vous vous éveillez, alors Dieu est ressenti comme ce mendiant d'amour qui frappe à la porte de sa créature. Et lorsque le *Fiat* de la Vierge lui a permis de reprendre par l'intérieur la création, il frappe alors au cœur de chacun de nous. Il descend, dit encore Cabasilas, recherche l'esclave qu'il aime; lui, le riche, se porte vers notre pauvreté, il se présente lui-même, déclare son amour, et prie qu'on le paie de retour. Et, ajoute-t-il, repoussé, il ne se formalise pas, mais il attend patiemment à la porte comme un mendiant. C'est le cœur de la spiritualité orientale qui commence à se faire jour en Occident. *La pauvreté de Dieu, L'humilité de Dieu* (P. Varillon), le Dieu timide, le Dieu mendiant, il y a là, je pense, un thème tout à fait essentiel pour la prière continuelle.

La conversion : « metanoia ».

Par les disciplines d'éveil, l'homme est amené au bord de la conversion. Comment pourrait-il s'arracher au péché et aimer Dieu de toutes ses forces, s'il n'avait jamais ressenti Dieu comme le mendiant de l'Amour?

« Le Seigneur nous commande de l'aimer de tout notre cœur et de toutes nos forces. Mais comment pouvons-nous aimer celui que nous n'avons jamais vu? Et comment s'apprend un tel amour? Nous connaissons le Seigneur par son action dans l'âme, elle sait qui est l'hôte qui entre chez elle; et quand le Seigneur est de nouveau dans l'ombre, voici qu'elle le désire et le cherche tout en pleurs » (Silouane, *Spiritualité orientale*, no 5, éd. Bellefontaine, 1971, pp. 25-26).

Que se passe-t-il alors quand les yeux de l'homme s'ouvrent sur ce visage du Dieu fou d'amour? Sa vision du monde change, un peu comme saint Pierre lorsque le Christ le regarda durant sa Passion (Lc 22, 62). Comme dit le P. Molinié, il reçoit à la fois « la révélation du cœur du Christ et celle de son péché. Il comprend que sa trahison ne date pas du petit matin, elle n'a pas cessé de faire souffrir le Christ tout au long de leur vie commune. Depuis le début, Pierre a persécuté un visage de Jésus : tel est son péché, non pas le seul en stricte rigueur, mais le seul que Dieu veuille vraiment lui voir pleurer, les autres étant, soit

négligeables aux yeux de Dieu (qui ne s'arrête pas au dehors mais regarde au-dedans), soit des conséquences de ce péché fondamental. Pierre ne peut comprendre ce péché tant qu'il n'a pas entrevu le visage d'Amour infini qu'il persécute – mais il ne peut découvrir ce visage sans découvrir en même temps qu'il le persécute : le péché de Pierre consistant précisément à ignorer par sa faute le visage le plus profond et le plus précieux du Christ. Il lui est impossible de découvrir ce visage sans découvrir en même temps qu'il le repoussait au fond de son cœur, qu'il ne voulait pas descendre jusque-là pour s'y perdre dans l'adoration, comme le disciple que Jésus aimait et qui reposait sa tête sur sa poitrine » (M.D. Molinié, lettre no 2 sur la contrition et le péché, pp. 5-6).

En contemplant la conversion de Pierre, nous saisissons sur le vif le mouvement de retournement qui s'opère dans le cœur de tous les convertis. La décision ne vient pas d'eux mais d'une initiative de Dieu qui leur révèle son visage de tendresse. Ainsi la grâce de la conversion n'est pas d'abord une grâce de force, mais de lumière – une lumière que nous ne pouvons pas fabriquer nous-mêmes. Dieu ne nous demande pas de la fabriquer mais de l'accueillir et, pour nous disposer, de l'attendre avec désir : telle est la fidélité de ceux qui veillent en attendant la visite du maître, comme nous le disons plus haut. Nous obtiendrons la grâce de cette visite dans la mesure où nous accepterons d'en avoir besoin, de plus en plus douloureusement. Et ici nous retrouvons la prière continuelle de supplication pour que Dieu veuille bien s'attendrir.

Ainsi toute conversion est passivement active : c'est une grâce qui fond sur nous, une lumière imprévue et imprévisible par laquelle on se laisse prendre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit. Les larmes sur les péchés passés (dont nous parlerons plus loin dans la Béatitude des larmes) ne sont plus des inquiétudes ni des craintes. On voit qu'on a refusé l'amour, et que ce même amour s'offre à nous de nouveau, plus que jamais. On s'est préféré à Dieu et on a le cœur brisé. Toutes les fois que cela arrive, même sur le plan du péché véniel quotidien, au bout du chemin ce sont les mêmes larmes.

Nous disons que la conversion est passivement active, car elle suppose notre consentement, mais c'est tout de même quelque chose qu'on subit et non qu'on fabrique, parce que c'est l'axe de notre vie qui change. C'est ce qui se passe pour Augustin, Claudel et le Père de Foucauld. Par nous-mêmes, nous ne pouvons pas aller jusque-là; nous pouvons améliorer les moyens en suppliant Dieu, nous ne pouvons pas changer le but.

Il y aurait lieu de préciser ici que ce mouvement de conversion que nous voyons chez Pierre, chez Paul et chez tous les grands convertis, est le même qui se passe dans notre cœur, car nous avons tous besoin de nous convertir chaque jour. Autrement dit, pour bien se convertir (et donc se confesser), il faut se rapprocher le plus possible de la mentalité de Pierre au moment où il était en train de renier Jésus avec la plus parfaite conviction, où rien ne pouvait plus l'arrêter, si ce n'est une lumière à laquelle il ne se préparait nullement, et qu'il voit briller dans le regard foudroyant de Jésus. Saint Isaac le Syrien disait que « le repentir convient toujours et à tous, au pécheur comme au juste ». Ce devrait être l'état normal du chrétien qui a le cœur broyé, contrit, et qui vit le

sacrement de réconciliation. Et le même Isaac ajoutait : « Jusqu'au moment de la mort, le repentir ne saurait être achevé dans sa durée, ni dans ses œuvres. »

Ainsi dans la vie des Pères du Désert. On apprend que Sisoës le Grand va mourir. Les ascètes viennent vers lui et lui disent selon la coutume : « Père, dis-nous une parole de vie. » Et Sisoës de répondre : « Que pourrais-je vous dire? Je n'ai pas encore commencé de me repentir! »

Ici résonne déjà la brève prière qui rythme toute la vie spirituelle de l'Orient chrétien, la « prière de Jésus » qu'il vaudrait mieux appeler la « prière à Jésus » qui s'est stéréotypée vers la fin du XIIIe siècle et au XIVe, à l'Athos dans l'expression :

« Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant,
prend pitié de moi pécheur. »

Et ici, dans la *metanoïa*, c'est tout simplement la prière du publicain de l'Évangile :

Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis (Lc 18, 13).

Et il faut bien comprendre que ce repentir a un sens, non pas seulement moral ou sentimental, comme un sentiment de culpabilité après une infraction ou un péché, mais il a un sens global, personnel et ontologique, au sens où il engage l'être total de l'homme, et signifie le retournement de toute l'existence. *Metanoïa* : *meta*, c'est le retournement *noïa*, c'est le *nous*, pas l'intelligence au sens intellectuel, mais le centre de l'homme, ce qui correspond au cœur. En ce sens, la contrition est tout autre chose qu'un sentiment de mauvaise conscience, ou un ersatz de culpabilité, c'est le cœur broyé et brisé.

La béatitude des larmes.

Ici, dans ce mouvement de conversion qui devient contemplation de l'amour fou de Dieu pour nous, se place un grand mystère, celui des larmes, ou la béatitude des larmes : « Pierre sortit et pleura amèrement » (cf. Lc 22, 62). Jusque-là, l'homme portait un cœur de pierre, une sorte de carapace de marbre provoquée en lui par le péché, mais il ne le savait pas, même si, à certains moments, il avait conscience d'un malaise, plus proche du sentiment de culpabilité que de la véritable contrition. Il comprend alors expérimentalement que la contrition est vraiment autre chose, que ses meilleurs désirs ne peuvent pas provoquer, comme s'il était possible à l'homme de « s'exciter » à la contrition. Il est même dangereux de nous procurer à nous-mêmes cette lumière de la contrition, comme il est tout aussi funeste d'ailleurs, ayant rejeté tout sentiment irrationnel de culpabilité, de ne plus rechercher cette lumière et de se croire ainsi dispensé, pour aller à Dieu, du bouleversement libérateur de la contrition.

C'est justement le rôle de la prière à l'Esprit Saint et du sacrement de pénitence de provoquer en nous cet éclatement. Ce qui broie notre cœur, c'est une manifestation de l'amour de Dieu qui se fait, non du dehors mais du dedans, par l'invasion dans notre cœur du feu dévorant de la charité divine. Ce feu se heurte à l'endurcissement plus ou moins conscient provoqué en nous par le péché et il brise la carapace ainsi secrétée par des années d'endurcissement. Cet éclatement violent sous la pression de l'amour constitue exactement la

conversion ou la contrition parfaite, laquelle provoque normalement la béatitude des larmes. Il faut donc demander au Saint-Esprit et à l'Église cette illumination déchirante que nous ne pouvons pas provoquer par nous-mêmes. Ce déchirement est bien plus douloureux que tous les scrupules et sentiments de culpabilité, amertume beaucoup plus amère mais dont le fruit intime est la libération inénarrable de la béatitude des larmes. Et en ce sens on peut dire que ce fruit est doux parce qu'il nous fait expérimenter la tendresse de Dieu.

L'homme prend une conscience expérimentale et existentielle de cet état de séparation, qui va se monnayer dans « les » péchés. C'est l'attitude de tout converti, et aussi de tout chrétien qui se convertit dans le sacrement de réconciliation : avouer humblement de ne pas souffrir d'avoir un cœur dur. On peut se demander si un effort pastoral qui ne revient pas à cette expérience fondamentale du cœur broyé ne risque pas de verser dans un nouveau moralisme. Au lieu de faire appel à tous les examens rajeunis ou renouvelés, ne vaudrait-il pas mieux inviter les chrétiens à prier longuement et intensément pour obtenir la révélation de ce visage de miséricorde de Dieu?

Expliquons-nous encore : il ne s'agit pas forcément de larmes jaillissantes, mais de cette douceur qui vient du cœur et fait briller un regard. Comme dit Olivier Clément, nous sommes devenus une civilisation où on ne pleure plus et c'est pourquoi on se met tellement à crier aujourd'hui, les jeunes crient comme s'ils voulaient libérer en eux les gémissements de l'Esprit emprisonné dans leur cœur de pierre. Il faut retrouver cette possibilité de faire remonter en nous, par les larmes, l'eau du baptême, de dissoudre dans l'eau des larmes la pierre du cœur, pour que le cœur de pierre devienne un cœur de chair.

Et ces larmes sont d'abord les larmes de la pénitence, les larmes de la mémoire de la mort, quand nous prenons conscience d'être responsables de cet état de séparation. Tous, nous avons déjà fait une telle expérience. Il y a des jours où nous sommes vraiment heureux parce que nous sommes aimés et que nous réalisons une belle œuvre. Et soudain, au cœur même de ce bonheur, nous expérimentons un goût de cendre et de mort car nous sentons bien que tout cela périra. Je pense que c'est cela, faire l'expérience de la mémoire de la mort.

Dans la béatitude des larmes, la mémoire de la mort se transforme en mémoire de Dieu. Peu à peu, par l'humilité, la confiance, la mémoire de Dieu venu dans la mort et plus fort que la mort, les larmes du repentir deviennent des larmes d'émerveillement, de gratitude, et de joie. Saint Jean Climaque disait : « La source des larmes, après le baptême, est quelque chose de plus grand que le baptême. Celui qui s'est revêtu des larmes comme d'un vêtement de noces, celui-là a connu le bienheureux sourire de l'âme. »

Le chant des larmes est un fond sonore de la spiritualité orthodoxe, surtout dans l'orthodoxie arabe où le chant nasille un peu pour donner naissance à la musique des larmes.

C'est dans ce mouvement de conversion qu'on parle volontiers dans l'Orient chrétien de la théologie négative ou de la théologie apophatique. Saint Grégoire de Nazianze appelle Dieu : « Ô Toi, l'au-delà de tout! » Et il est bien certain que chez tous ces spirituels et ces théologiens, il y a la certitude qu'on

ne peut pas saisir Dieu par des images ou des concepts : *Dieu-Hyper-Theos*, au-delà des noms et des concepts... Il est toujours au-delà. Dieu au-delà même du mot Dieu. Et toujours, ils enchaînent en disant : « Alors, repentez-vous. Vous ne pouvez avoir devant l'Inaccessible qu'une seule attitude : le tremblement devenant repentir, adoration et célébration. »

Nul ne peut voir Dieu sans mourir. La mémoire de la mort, c'est la découverte que tout ce qui est en nous est mensonge et néant, et que cela doit être mis à mort. Mais la vraie théologie apophatique, c'est encore autre chose, c'est la grande antinomie de l'abîme et de la croix. Abîme de plénitude au-delà de tous les mots, de toutes les images et de tous les concepts.

« Les concepts créent des idoles de Dieu, disait un Père de l'Église, seul le saisissement pressent quelque chose de lui. » Et en même temps, ce Dieu-abîme, ce Dieu au-delà de Dieu, c'est le crucifié. Il se révèle à nous sur la croix. Et la distance entre l'abîme et la croix mesure l'amour sans mesure de Dieu pour nous.

Alors nous comprenons que cette séparation entre Dieu et l'homme, qui est notre angoisse et parfois notre enfer, car elle est aussi notre séparation d'avec l'autre et d'avec nous-même, cette séparation, cette béance s'identifie avec la plaie du côté, ouverte par la lance. De cette plaie jaillit la lumière, c'est-à-dire l'eau et le sang dans lesquels les Pères ont vu l'eau du baptême, le sang de l'Eucharistie, et l'Église comme puissance de résurrection. De même qu'Ève est née du sommeil extatique d'Adam, de même l'Église, c'est-à-dire l'humanité en voie de déification, naît de ce sommeil extatique du Christ sur la Croix.

Et nous retrouvons ici la béatitude des larmes. En ce sens, nous ne pouvons avoir le cœur transpercé (Ac 7, 37) que dans la mesure où nous avons contemplé le cœur transpercé du Christ, et où nous sommes entrés dans la source vivifiante des sacrements, qui coule de son côté. Alors nous comprenons le secret de l'amour. En face de la dureté de notre cœur, Dieu n'offre plus aucune résistance, car il est l'amour. En le transperçant, nous avons transpercé son mystère, qui est l'amour. La blessure au côté du Christ est la déchirure donnant accès à l'amour infini de Dieu.

CHAPITRE 2

La vraie nature de l'homme est prière.

La conversion est vraiment une révolution copernicienne. Il s'agit que le monde ne tourne plus autour du « moi » collectif ou individuel, mais autour de Dieu et des autres, comme le dit si bien le grand canon pénitentiel de saint André de Crète. Ce qui fait que nous sommes déçus, c'est que notre conscience s'est détachée du cœur, et s'est identifiée aux passions et aux idoles. Elle ne cesse de projeter sur la bonne création de Dieu ce que les spirituels appellent une toile d'araignée, un mensonge, tous les artifices du *père du mensonge* (Jn 8, 44), c'est-à-dire de l'homme sans Dieu. C'est l'illusion de l'Éden : *Vous serez comme des dieux* (Gn 3, 5). L'homme ne vit plus dans la vérité de son être qu'il reçoit de Dieu, il veut être son propre créateur. Par le péché, il s'est coupé de sa source et il est devenu incapable d'une vraie rencontre avec Dieu et avec ses frères.

Saint Macaire se représente les pécheurs comme des captifs liés dos à dos, de sorte qu'ils ne peuvent jamais se regarder au visage pour une véritable communion :

« Nous sommes plongés dans le feu; de plus, il ne nous est pas permis de voir quelqu'un face à face, mais le visage de l'un est contre le dos de l'autre. Mais lorsque tu pries pour nous, l'un peut entrevoir le visage de l'autre : c'est là notre soulagement » (*Les sentences des Pères du Désert*, Macaire d'Égypte, no 38, Abbaye Saint-Pierre de Solesmes, 1966, p. 297).

On voit bien ici comment l'homme n'a pas son centre en lui que la loi profonde de sa vie, c'est la communication, la réalisation de lui-même dans l'échange mutuel. Quand nous affirmons que la nature de l'homme est prière, nous ne pensons pas seulement à l'acte de prière, mais à l'état de prière, à l'attitude d'ouverture ou de supplication qui le caractérise. L'homme est fait pour le visage, pour le sourire et pour la communion.

Regardez un enfant, son mouvement spontané et naturel est de regarder, d'admirer ou de contempler. Ou alors, s'il n'a pas encore perdu l'innocence de l'âge, il tend les bras pour dire bonjour et cherche le visage pour l'embrasser. Une autre attitude de l'enfant est de demander ce qu'il n'a pas le moyen de se donner par lui-même. Chez l'enfant, nous retrouvons à l'état pur ce que devrait être un homme, un être tendu vers l'autre pour la communion, un être qui tourne son visage pour la rencontre (*ad* : vers, *oris* : bouche). C'est l'adoration. A l'opposé, le vieillard retrouve ou devrait retrouver l'esprit d'enfance.

« En Orient, dit Olivier Clément, on aime tellement la vieillesse, parce qu'on pense qu'elle n'est pas faite justement que pour prier. Quand on est vieux, on est débarrassé. Quand on est petit, cela va jusqu'à dix ou douze ans, on prie. Après, c'est la grosse bagarre et on risque de ne plus prier. Une civilisation où on ne prie plus est une civilisation où la vieillesse n'a plus de sens. Et cela est terrifiant. Or, nous avons besoin avant tout de vieillards qui prient, parce que la vieillesse est donnée pour cela. »

« Vous serez les prêtres du monde ».

Ainsi dans le mouvement de conversion, l'homme retrouve sa vraie nature qui est d'être prière. Il redevient l'homme nouveau sorti des mains du Créateur, retrouvant sa vocation première qui est d'être prêtre de la création universelle, alors qu'il voulait en être simplement le maître. Nous savons bien que l'homme avait été placé dans le jardin de l'Éden pour le cultiver, c'est-à-dire pour faire de sa vie un culte spirituel. Le véritable moi de l'homme est un moi liturgique. Certains exégètes modernes traduisent ainsi Genèse 2,15 :

« Yahvé Elohim prit l'homme et l'installa dans le jardin d'Éden pour le culte et pour la garde » (M.J. Stierssny, *L'homme devait-il travailler au paradis?* dans Bible et vie chrétienne, no 77 p. 77).

Dans ce symbolisme prononcé, le paradis est assimilé à un sanctuaire, et le premier homme est son gardien sacerdotal : dans ses origines, il est ainsi un être liturgique. Il est rendu capable de faire de sa vie, de ses relations et de son activité un culte spirituel. Il accomplit les choses les plus quotidiennes et habituelles comme une eucharistie, ou mieux encore *il fait eucharistie en toutes choses*. Toute son existence est ressentie comme un culte spirituel. Le paysan dans son champ, l'ouvrier à l'usine, l'ingénieur dans son laboratoire, introduisent la prière au cœur de leur vie d'homme. Ce ne sont pas seulement leurs activités qui sont offertes, mais la réalité même de leur personne (leur chair, dit Paul, *sarx*) :

« Je vous exhorte donc, frères, par la miséricorde de Dieu, à offrir vos personnes comme un sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu : tel sera votre culte spirituel (Rm 12, 1), l'adoration véritable.

L'existence apostolique elle-même, c'est-à-dire le fait d'annoncer l'Évangile, est considérée par Paul comme une prière et un acte liturgique, car il offre les païens comme un sacrifice spirituel :

En vertu de la grâce que Dieu m'a faite d'être ministre de Jésus-Christ auprès des païens, voué au service sacré de l'Évangile de Dieu, afin que les païens lui soient une offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit Saint (Rm 15, 15-16).

On devine ainsi quelle était la vocation première de l'homme. Il en va de même pour l'homme nouveau récréé par la puissance de la résurrection : c'est un homme de prière, avant tout un être liturgique. C'est l'homme du sanctuaire qui appose le sceau de la prière sur les personnes et les choses. Et le mot *sanctuaire* a ici une signification beaucoup plus large car, depuis l'incarnation, la demeure de Dieu, c'est le monde entier, l'histoire et le cœur de l'homme. J'aime bien cette parole de Silouane de l'Athos :

« Bien sûr, nous avons les églises pour prier, et les livres liturgiques, mais que ta prière intérieure soit constamment avec toi. Dans les églises on célèbre le culte, et là habite l'Esprit Saint. Mais que ton âme, elle aussi, soit l'église de Dieu; pour celui qui prie sans cesse, le monde entier devient église » (*Silouane*, pp 29-30).

Ainsi nous sommes appelés à devenir temples, à faire de notre vie quotidienne une liturgie. Une telle présence de prière sanctifie toute parcelle du monde, et contribue à la vraie paix. Dans l'immense église qu'est l'univers de Dieu,

l'homme prêtre de sa vie, ouvrier ou savant, fait de tout l'humain offrande et prière.

Nous pressentons ici ce que devaient être les privilèges de nos premiers parents : la possibilité de prier facilement et de s'aimer les uns les autres. A certains moments dans notre existence, nous prions facilement et la vie prend alors une autre couleur. Par contre, lorsque nous sommes bloqués dans notre péché et notre souffrance, nous ne pouvons plus prier et nous sommes malheureux. Un jeune, écrasé par la souffrance, m'a dit un jour : « Mais priez donc, vous, puisque vous le pouvez! » il y a des jours où nous voudrions prier et où nous ne pouvons plus. Tant que nous pouvons prier, rien n'est perdu, car l'espérance transfigure la situation.

Nos premiers parents avaient pour vocation d'être prêtres du monde, c'est-à-dire de prier facilement, puisqu'ils jouissaient de la familiarité de Yahvé qui parlait avec eux dans la brise du soir. Le fait que nous n'y parvenions pas facilement n'est pas normal. Une personne qui a fait une semaine de prière ou qui a passé huit jours à Lourdes, dit : *J'ai prié sans arrêt!* Si c'est possible pendant une semaine, pourquoi ne le serait-ce pas toujours? Nous devrions avoir la possibilité d'offrir à Dieu notre substance, c'est-à-dire de faire de nos vies une prière continue.

Par le péché, l'homme a voulu dominer le monde pour en être le maître et l'asservir. Il faut donc d'autres hommes qui soient les prêtres du monde, sinon on aboutira à la désintégration de l'homme et du cosmos. La bombe atomique est comme l'inscription dans la matière de l'état de déchéance spirituelle de l'homme :

« L'Esprit enseigne donc au moins à aimer Dieu et à aimer le monde. Tu diras peut-être qu'ils n'existent plus de nos jours, ces moines qui prient pour tous les hommes; mais je te dis que de grands malheurs et la destruction elle-même de l'univers surviendront s'il n'y a plus de priants dans ce monde » (*Silouane*, p. 58).

N'est-ce pas aussi la vocation du monachisme intériorisé, vécu dans les déserts des grandes cités urbaines par des hommes et des femmes en plein monde? Leur mission est d'introduire l'univers cosmique dans le grand mouvement d'adoration qui ne cesse de sourdre dans leur cœur.

Les passions sont comme l'inverse de ce dynamisme d'adoration. L'homme porte en lui ce dynamisme; s'il ne l'oriente pas vers Dieu, alors il va s'adorer lui-même, il va devenir idolâtre de l'homme collectif ou individuel, ou de l'art, de la politique, de la race, de la nation, peu importe. S'il ne prie pas Dieu, il va se prier lui-même. Ce sont les mille idoles possibles. La passion, c'est une pulsion de la nature de l'homme, c'est finalement le désir d'adorer Dieu, mais détourné vers un objet contingent et partiel qui ne peut pas lui révéler l'absolu.

C'est presque une définition de Satan : une adoration déviée qui se perd dans le néant. L'homme a soif de Dieu et comme cette soif n'est jamais assouvie, il peut être trompé par l'ange des ténèbres, déguisé en lumière, alors il investit ce dynamisme d'adoration dans le vide :

« L'enfer n'est peut-être rien d'autre que cette confrontation de la soif et du vide. L'homme boit son propre vide et brûle toujours davantage » (O. Clément, *L'esprit de Soljenitsyne*, Stock 1974, p. 75).

Ainsi l'homme peut donner au néant une existence paradoxale, et le réseau des idoles, des magies, des passions, devient ce que le Nouveau Testament appelle, non pas *le monde* créé par Dieu, mais *ce monde* qui voile Dieu et la création de Dieu, qui ensevelit l'univers dans l'opacité et dans la mort. En mai 1968, il y avait sur les murs de la Sorbonne ce graffiti : « Quand le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. »

« Rendez grâce en toute occasion ».

(1 Th 5, 18)

Il faut bien insister sur l'adoration comme mouvement spontané et constitutif de l'homme. C'est la seule manière de bien comprendre que l'homme est appelé à la prière continue : sa vraie nature est prière. Il est fait pour le visage et la communion. Ainsi la pente du cœur de l'homme, c'est de s'offrir, d'aimer et de rendre un culte à Dieu, en un mot d'adorer. Il s'y attarde, s'y complait et s'y noie. Dès l'appel d'Abraham, on pourrait même dire dès la création de nos premiers parents Dieu a cherché des adorateurs en esprit et ne vérité (Jn 4, 23), mais il a rencontré des cœurs de pierre et là est tout le drame d'Israël. Malgré cela, tout au long de cette histoire, le Saint-Esprit a suscité de vrais adorateurs parmi le peuple, surtout chez les petits et les pauvres.

Mais nous pourrions dire pour l'adoration ce que nous avons dit pour la conversion : pour adorer, il faut avoir entrevu, ne fut-ce que fugitivement ou comme à travers un miroir, le visage infiniment beau et saint du Christ, surtout son visage trinitaire, ce visage qui ne ressemble à rien ! Il faut avoir été séduit, attiré et captivé par ce visage, et surtout se laisser avoir par lui. C'est pour l'adoration que nous avons été créés. Mais pour qu'il y ait adoration, il faut que nous chantions cette évidence avec joie : pour cela, il faut autre chose que l'évidence, il faut l'amour.

Disons tout de suite que l'homme sorti des mains de Dieu et créé à son image, est habité par cet amour qui le porte à louer Dieu, à s'offrir à lui et à se perdre en lui. Regardez la Vierge. Dès qu'elle perçoit la tendresse de Dieu pour elle, un chant d'adoration monte de son cœur :

Le Puissant a fait pour moi de grandes choses. Saint est son Nom (Lc 1, 49).

Ce mouvement d'amour n'est pas réservé aux créatures intelligentes : le dynamisme entier de l'univers est emporté par l'amour de Dieu ; et à la suite de Daniel (3, 57-088) qui chante l'hymne de l'univers, François d'Assise composera les laudes des créatures sur son lit de mort. Nous ne sommes rien d'autre qu'un petit bout de la gloire de Dieu, et l'homme qui ne se tourne pas vers Dieu fait souffrir la nature avec une violence insoupçonnable : il l'empêche d'accomplir sa fonction profonde qui est l'adoration et la louange de Dieu.

Au-delà et plus profond que notre instinct égoïste, il y a en nous une extase aveugle qui nous pousse vers l'autre pour nous fondre en lui. Nous sommes jetés à l'existence dans un état d'explosion oblatrice ; malheureusement, l'union avec l'autre ne peut se réaliser que dans la différence, et laisse donc en nous un

sentiment d'insatisfaction et de solitude, comme un avant-goût de mort. Nous retrouvons ce désir de l'extase chez tous les drogués, qui veulent faire le voyage pour expérimenter le paradis de la fusion; seulement ils ne savent plus la reconnaître : elle est anarchique. Même s'ils se laissent tromper par tous les mirages, les jeunes réclament cela. La seule réalité que nous puissions leur offrir, c'est l'amour de Dieu.

Même en enfer, Satan a soif de cela car c'est dans sa nature. C'est pourquoi cette extase alimente aussi bien le péché que la vertu et la sainteté. Seulement dans le péché, on lui résiste, au lieu de s'élançer vers Dieu, et on se replie sur soi. Saint Bernard parlera de la nature courbée : *natura curva*, en commentant le passage de l'Évangile concernant la guérison de la femme courbée. Tandis que dans l'amour, on se laisse porter par l'oblation spontanée et on va jusqu'au bout de cette ouverture, dans la joie.

Cette oblation est l'âme de tout sacrifice. Mais il y a autre chose dans le sacrifice, qui est la réponse de Dieu, le feu du ciel venant consumer la victime. La victime doit d'abord être offerte, et c'est l'amour oblatif qui pousse l'homme à offrir à Dieu son corps et la création tout entière. Mais cette oblation n'est pas vraiment victime avant d'être consumée par le feu du ciel. C'est le mystère de l'holocauste que nous retrouvons chez Thérèse de Lisieux.

« Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre Amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder en mon âme les flots de tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne Martyre de votre Amour, ô mon Dieu » (*Manuscrits autobiographiques*, p. 320.)

Dès maintenant, il faut signaler que l'homme a soif de sacrifice et pas seulement d'oblation, car il a été créé par Dieu dans un état où il ne peut pas s'en passer. S'il résiste par le péché à l'oblation totale qui l'offre au vrai sacrifice, il tombe dans les abominations dont l'histoire humaine nous offre des exemples constants et qui se perpétuent au XXe siècle sous des formes évidentes à ceux qui ont des yeux pour voir : littérature noire, films d'horreur, perversion sexuelle, drogue, etc.

Ainsi l'homme est jeté à la vie dans un état d'explosion oblatif; s'il est fidèle à cette oblation qui le soulève obscurément et s'il laisse parler son cœur tel que Dieu l'a créé, sa vie devient un sacrifice de louange, assumé par un intense désir de se perdre en Dieu. C'est l'essence de la vie chrétienne d'être une liturgie d'action de grâce, une eucharistie où l'on se perd pour Dieu et en Dieu, en proclamant qu'Il est seul important.

Voilà la grande définition de la vie spirituelle chez saint Paul : *Rendez grâce en toute occasion* (1 Th 5, 18), non pas seulement dans la liturgie, mais en répandant vos forces en libation, pour qu'elles s'usent et se consomment à la flamme de Dieu. Cela doit nous délivrer de toute inquiétude. Parfois nous nous demandons à quoi nous servons; dans la mesure où un être est livré à Dieu et à ses frères, il est un chant de louange à la gloire de Dieu, et sa vie devient une prière continuelle.

Nos misères, nos souffrances, nos défauts, nos péchés eux-mêmes, toutes ces journées que nous avons l'impression de rater, qu'en faire? Si nous pouvions

comprendre que le problème n'est pas de bien fonctionner, mais d'offrir, comme tout serait plus simple! La matière d'un sacrifice n'a pas besoin d'être noble, il suffit qu'elle soit offerte. Alors, au lieu d'offrir une journée parfaite (mais qu'est-ce que cela veut dire?) on offre une journée lamentable, qu'importe, si on l'offre... Du moindre instant de notre vie, Dieu peut faire quelque chose si nous voulons bien le lui offrir, mais tel qu'il est.

Pour être délivrés de tous nos complexes, le plus simple est de les donner tels qu'ils sont. Il ne faut pas essayer de s'en délivrer avant. Ceux qui font leur toilette avant de se présenter à Dieu, cela veut dire qu'ils ne veulent pas tout donner, ils ne veulent donner que ce qui est beau. Mais c'est justement ce qui est laid que désire le Christ, pour le guérir.

Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs au repentir (Lc 5, 31).

Notre misère est la seule porte d'entrée dans le mystère de la Trinité. Alors, allons-y carrément, ne refusons rien, donnons tout sans faire le tri ni même l'inventaire. Les choses sont créées pour être brûlées ou pulvérisées. Pour un tel usage, il importe peu qu'elles soient belles ou laides : les cendres seront les mêmes. Dans notre civilisation qui veut maîtriser, qui veut être une civilisation de la puissance, nous avons besoin plus que jamais d'hommes qui soient non seulement les maîtres, mais les prêtres de la création universelle.

Prier sans cesse.

C'est dans ce contexte d'une vie devenue eucharistie qu'est née la prière continue dite *prière de Jésus*. Que cherche cette prière, sinon à actualiser la grâce baptismale, c'est-à-dire notre greffe sur le corps ressuscité de Jésus? Selon l'expression de Paul, le baptême nous a dépouillé du vieil homme pour nous revêtir de l'homme nouveau créé dans la sainteté (Ep 43, 22-24). Au fond de son être, l'homme a retrouvé la condition paradisiaque et il est réconcilié avec Dieu, avec lui-même et avec ses frères. On comprend alors que Paul l'invite à vivre dans l'action de grâce et à faire de sa vie une eucharistie incessante :

Tout ce que vous pouvez dire ou faire, que ce soit toujours au nom du Seigneur Jésus, en rendant grâce par lui à Dieu le Père (Col 3, 17).

Dans la profondeur toujours sainte et incandescente de l'Église comme corps sacramentel du Ressuscité, l'Esprit « donateur de vie » ouvre à chacun la voie de la déification. Les Pères aimaient à dire : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme puisse devenir Dieu. » Et saint Athanase d'Alexandrie précisait : « Dieu s'est fait porteur de la chair pour que l'homme puisse devenir porteur de l'Esprit. »

L'humanisme total et vrai se trouve seulement lorsque l'homme est transfiguré par l'Esprit. Nicolas Berdiaëff, ce grand philosophe qui contemple le visage humain comme une fenêtre ouverte sur l'infini, disait :

« Le secret suprême de l'humanité, c'est la naissance de Dieu en l'homme, et le secret suprême de la divinité, c'est la naissance de l'homme en Dieu. Dans

le Christ, Dieu devient visage, et l'homme à son tour découvre son propre visage. »

Dieu, exproprié de sa création par le péché de l'homme, la reprend par le dedans. A travers le *Fiat* de la Mère de Dieu et l'obéissance du Fils, l'abîme inaccessible revient à nous comme un rafraîchissement, pour employer le terme biblique. Il revient à nous dans le pain et vin de l'Eucharistie. Et alors, quand nous invoquons le nom de Jésus Sauveur, nous faisons mémoire de Jésus au sens très fort de mémorial, de souvenir vivant et actuel de cette présence.

Les Juifs n'osaient plus prononcer le nom de Yahvé, tout au plus le grand-prêtre le prononçait-il une fois par an le jour de Yom-Kippour, du grand pardon. On l'avait remplacé par un vocable plus anodin : *Adonai*, Seigneur. En Jésus, le nom propre de Dieu va nous être en quelque sorte révélé. C'est un nom propre que l'on pourrait dire exproprié. C'est dans la mesure où Dieu sort de sa transcendance, où il se révèle à nous dans la kénose de la Croix, dans cette expropriation totale, qu'il nous révèle son nom propre : Jésus. Jésus signifie : « Dieu sauve, Dieu met au large, Dieu libère ».

Alors on comprend pourquoi les Apôtres guérissent et opèrent des miracles par le nom de Jésus. Ils font pénétrer la vigueur de sa gloire au cœur du monde des ténèbres du péché et de la maladie, pour évacuer le germe de mort semé par Satan. Comme dit Xavier-Léon Dufour : « Les miracles sont des irrptions de la gloire de Dieu dans le monde de la misère. »

Invoquer le Nom de Jésus, c'est donc faire mémoire de Jésus, au sens eucharistique de l'anamnèse. Chaque fois que nous disons Jésus dans la prière, nous actualisons sa présence et nous entrons dans son eucharistie. Et en même temps nous invoquons la Parousie. Toute eucharistie est parousiaque, car en Jésus tout est récapitulé. Il est l'Alpha et l'Oméga, et quand nous faisons l'anamnèse du Seigneur Jésus, nous célébrons l'anamnèse de l'origine et de la fin de l'humanité et du cosmos tout entier. Comme dit Maxime le Confesseur : « Il est le commencement, il est le milieu et il est la fin de toutes choses, et d'abord de notre existence humaine. »

Ainsi dans l'Eucharistie notre vie quotidienne et historique retrouve sa vocation originelle, qui est d'être une louange de gloire à la Trinité. Dans l'épiclese de communion, nous supplions l'Esprit pour tous ceux qui vont partager ce pain et boire à cette coupe :

« Accorde à tous ceux qui vont partager ce pain
et boire à cette coupe
d'être rassemblés par l'Esprit Saint en un seul corps,
pour qu'ils soient eux-mêmes dans le Christ
une vivante offrande
à la louange de ta gloire » (Prière eucharistique IV).

Par l'Eucharistie, nous entrons dans la divino-humanité ou, pour reprendre une expression qui ouvre et ferme l'Évangile de saint Luc, dans la « grande joie ». L'Eucharistie est le lieu d'une Pentecôte perpétuée, car le corps du Christ est un corps embrasé des énergies de l'Esprit. Quand le prêtre dit la grande épiclese eucharistique de la consécration : « Envoie ton Esprit sur nous et sur les dons que voilà », nous entrons dans le corps du Christ en communiant à ces dons,

changés au corps et au sang du Ressuscité. C'est la Pentecôte qui continue et nous englobe.

Mais le problème est qu'on ne peut pas célébrer tout le temps l'Eucharistie. En Occident, à force de reproduire le signe, nous risquons de le voir se dégrader. C'est pourquoi nous devons mettre l'accent sur l'intériorisation de l'Eucharistie. Il y a une cène toute spirituelle que le Seigneur prend dans la chambre haute de notre âme et qui nous unit au Christ comme l'épouse à l'époux : « Demeurez en moi comme moi en vous. » En Orient, on ne célèbre pas tous les jours, mais on est très sensible au fruit de l'eucharistie qui doit produire l'union et l'identification au Christ. Dès que cette union cesse dans la vie, il faut retourner à l'Eucharistie sacramentelle. On parle d'eucharistie continuée, d'eucharistie perpétuée, d'eucharistie incessante. Comment faire pour que cet état eucharistique devienne stable? En d'autres termes, comment devenir des hommes eucharistiques?

Voilà la grande définition de la vie spirituelle que donne saint Paul : *Rendez grâce en toute occasion* (1 Th 5, 18). Remarquons que cette recommandation vient juste après celle de prier sans cesse (v. 17). Ainsi la prière continuelle est le fruit d'un désir de faire eucharistie en tout. En grec aujourd'hui encore, pour dire « merci », on dit *eucharistô*. Alors, il faut devenir un homme qui célèbre, rend grâce et reçoit chaque instant de sa vie dans l'action de grâce.

C'est de ce désir de faire eucharistie qu'est venue la prière continuelle. Vous avez tous lu les *Récits d'un Pèlerin russe*. Voici ce que dit le Pèlerin au début du livre :

« Le vingt-quatrième dimanche après la Trinité, j'entrai à l'église pour y prier pendant l'office; on lisait l'épître de l'Apôtre aux Thessaloniens, au passage dans lequel il est dit : Priez sans cesse. Cette parole pénétra profondément dans mon esprit, et je me demandai comment il est possible de prier sans cesse, alors que chacun doit s'occuper de nombreux travaux pour subvenir à sa propre vie ». (*Récits d'un Pèlerin russe*, Livre de vie, no 63, 1966, p. 19).

Alors il se met en route pour entreprendre un pèlerinage dans l'espace, qui est surtout un pèlerinage au cœur. Il cherche l'homme qui pourra lui dire une parole de vie (*réma*), il rencontre beaucoup de gens qui lui font de beaux discours sur la prière, mais pas d'homme qui lui enseigne comment faire, jusqu'au jour où il rencontre un vieillard (*gerontos*), un de ces starets qui rayonnent la prière dans tout leur être. En Orient, tout moine est appelé vieillard, même s'il a vingt-cinq ans, et un beau vieillard est celui qui est revêtu de la vraie beauté montant du cœur. L'idéal est de symphoniser les âges de la vie, de devenir un vieillard avec la barbe et les cheveux blancs, et d'avoir les yeux d'un enfant. Rappelez-vous ce que dit Silouane :

« Le Seigneur m'a accordé de voir chez les starets russes un *hiéromoine* alors qu'il entendait les confessions : il avait l'apparence du Christ. Bien que ses cheveux fussent blancs à cause de la vieillesse, sa face était belle et jeune comme celle d'un adolescent... c'est que la grâce de Dieu embellit l'homme; le péché la déforme » (*Silouane*, pp. 44-45.)

Il rencontre donc un de ces vieillards :

« Nous entrâmes dans sa cellule, et le starez m'adressa les paroles suivantes : La prière de Jésus intérieure et constante est l'invocation continuelle du Nom de Jésus par les lèvres, le coeur et l'intelligence, dans le sentiment de sa présence, en tout lieu, en tout temps, même pendant le sommeil. Elle s'exprime par ces mots : Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi! Celui qui s'habitue à cette invocation ressent une grande consolation, et le besoin de dire toujours cette prière; au bout de quelque temps, il ne peut plus demeurer sans elle et c'est d'elle-même qu'elle coule en lui. Comprends-tu maintenant ce qu'est la prière continuelle? » (*Récits d'un Pèlerin russe*, p. 29).

Il ne s'agit pas de répéter cette prière mécaniquement, mais simplement comme la chose vient. Elle est souvent possible sur le rythme de la respiration : en inspirant, « Seigneur Jésus-Christ », et en expirant, « aie pitié de moi ». Il y a là une possibilité extrêmement humble et simple qui était bien connue en Occident où en employait souvent la parole du psaume : « Seigneur, viens à mon aide », ou tout simplement : *Kyrie eleison*. « Seigneur Jésus, aie pitié de moi » est une formule qui peut varier. On peut l'étendre ainsi : « Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur », ou au contraire la resserrer de plus en plus, jusqu'à garder simplement le rappel du Nom bien-aimé : Jésus.

C'est un mode de prière adapté à l'homme d'aujourd'hui qui avoue ne pas avoir le temps de prier. En fait, quand on pratique cette prière si peu que ce soit, on découvre que l'on a beaucoup plus de temps que l'on s'imagine; le temps de monter un escalier, de marcher dans la rue ou le métro, etc. Un moine de l'Église d'Orient écrivait il y a quelques années :

« L'invocation du Nom de Jésus est à la portée des adorateurs les plus humbles, et pourtant elle introduit aux mystères les plus profonds. Elle s'adapte à toutes les circonstances de temps et de lieu : les travaux des champs, de l'usine, du bureau, du ménage sont compatibles avec elle. »

Il y aurait lieu aujourd'hui de lire ce petit livre (*La prière de Jésus, par un moine d'orient*, Livre de vie) qui explique bien le contexte théologique et liturgique de cette prière pour lui enlever son caractère exotique qui risque d'en faire un yoga chrétien.

Ce que vise la prière de Jésus, c'est la prise de conscience de la déification de l'homme créé à l'image de Dieu. On le sent bien en lisant les écrits de Silouane : toute sa recherche vise à connaître expérimentalement la grâce du Saint-Esprit, et il vit une alternance de présence et d'absence de Dieu. C'est, pourrait-on dire, l'herméneutique de la prière qui fait comprendre par le dedans la vie de l'Esprit. C'est aussi la clé qui ouvre les coeurs et le secret de l'histoire. On voit ainsi de grands starez, tel Barsanuphe qui, tout en vivant reclus, lisait dans les coeurs. La prière de Jésus le rendait poreux à l'invisible, tout en le gardant vulnérable vis-à-vis de ses frères.

Ainsi s'exprime le Pèlerin russe :

« Les Pères ont raison de dire que la *Philocalie* est la clé qui découvre les mystères ensevelis dans les Écritures. Sous sa direction, je commençais à comprendre le sens caché de la Parole de Dieu; je découvrais ce que signifie l'homme intérieur au fond du coeur, la prière véritable, l'adoration en esprit, le Royaume à l'intérieur de nous, l'intercession de l'Esprit Saint; je comprenais le

sens de ces paroles : Vous êtes en moi; donne-moi ton cœur; être revêtu du Christ; les fiancailles de l'Esprit dans nos cœurs; l'invocation Abba, Père! et bien d'autres » (*Récits d'un Pèlerin russe*, p. 56).

En d'autres termes, c'est l'unification de l'homme à partir du cœur où réside l'énergie divine. L'homme illuminé par cette lumière de l'Esprit vit à partir d'un centre, qui rayonne et irradie toute sa personne, ses sens et ses facultés. C'est là que se situe la véritable ascèse. Le cœur de l'homme est le centre d'intégration où habite l'énergie baptismale. Le Nom de Jésus, porteur de sa présence, est l'instrument majeur de cette unification. C'est le thème de la vigilance et de la garde du cœur. L'homme est en marche vers la prière continuelle et filtre sans cesse son cœur dans le Nom du Seigneur Jésus.

CHAPITRE 3

L'homme en marche vers la prière continuelle.

Nous avons laissé notre pèlerin russe dans la cellule du staretz. Il a enfin trouvé quelqu'un qui a une « connaissance du mystique » de la prière de Jésus et dont l'enseignement est fondé sur « l'expérience nourrie par l'action ». Dès que le staretz lui a expliqué ce qu'était la prière de Jésus intérieure et constante et lui a demandé s'il a bien compris, le pèlerin va lui poser la question cruciale :

« Je le comprends parfaitement, mon Père! Au nom de Dieu, enseignez-moi maintenant comment y parvenir! M'écriai-je, plein de joie » (*Récits d'un Pèlerin russe*, p. 26.)

C'est alors que va commencer la longue éducation du pèlerin par son père spirituel. Il va l'inviter au mystère de la prière continuelle, beaucoup plus par le rayonnement de son être pétri par la prière que par ses paroles. Le père spirituel n'est jamais un être qui enseigne, mais celui qui engendre à l'image du Père céleste. Henri Fauconnier, dans un livre appelé *Malaisie*, fait dire à l'un des héros :

« On ne peut jamais conduire un disciple que jusqu'à lui-même et la voie est souvent très longue. ».

C'est le pèlerinage du cœur qui continue à travers le temps et l'espace.

Toute la tradition va insister sur l'importance et la nécessité de se faire aider, « car il est vain de s'attaquer sans guide à l'œuvre spirituelle » (*Récits d'un Pèlerin russe*, p. 31), même aidé par un bon livre, comme la *Philocalie*, il faut sans cesse revenir à celui qui a déjà parcouru le chemin. L'homme est en marche vers la prière continuelle, mais il n'a pas encore atteint le but. En lisant la suite des *Récits*, nous comprenons mieux en quoi va consister l'aide spirituelle du staretz. Il va soutenir la marche du pèlerin, en lui répétant à temps et à contretemps un unique conseil : « Persévère dans la prière. »

Ce conseil sera orchestré de cent manières différentes, mais dans son fond il ne variera jamais. En ce sens, le père spirituel ne fait que reprendre la parole du Christ à propos de la veuve importune :

Puis il leur dit une parabole pour montrer qu'il faut toujours prier et ne pas se décourager (Lc 18, 1).

C'est aussi la pensée de Paul sur la prière :

Priez sans cesse. Rendez grâce en toute occasion, car telle est la volonté de Dieu à votre égard dans le Christ Jésus (1 Th 5, 16-17).

Persévérer dans la prière.

Le staretz présente au disciple la forme de prière la plus précieuse et la plus profonde de toutes, vers laquelle toutes les autres doivent tendre. C'est la prière permanente et plus ou moins consciente (« La prière n'est pas encore parfaite, tant que le moine en est conscient et sait qu'il prie. » Antoine, cité par Cassien, Conf. 9, 31) de ceux qui sont habités par Dieu et sa vie trinitaire avec suffisamment de force pour ne jamais pouvoir échapper totalement à son

emprise. Dans leur vie, on ne peut plus distinguer entre réflexion, action et prière, tellement le cœur est plein de Dieu. Leur prière ressemble à l'incessant jaillissement d'une source qui s'alimente aux profondeurs mystérieuses du cœur. La prière est devenue une vie intérieure à leur propre vie. Chez eux, la prière pénètre toute l'existence, comme le rythme de la respiration et les battements du cœur animent le corps.

Plus on avance dans la vie de prière ou dans l'éducation à la prière, plus on est convaincu qu'il n'y a qu'une chose à dire à ceux qui veulent apprendre à prier : « *Persévérez.* »

« Dieu fait le don de la prière à celui qui prie », dit saint Jean Climaque.

À propos de la prière, le Christ nous dit fort peu de choses : il faut entrer dans sa chambre, se taire, fermer la porte et prier son Père dans le secret, c'est-à-dire faire sortir de son cœur tous les soucis qui nous assaillent légitimement et, bien souvent aussi, reconnaissons-le, illégitimement. Par contre, il insiste très fort sur la confiance et la persévérance : il faut demander, chercher, frapper et surtout ne jamais se décourager, ni se lasser. Pour bien nous faire entendre cette persévérance, il prend la comparaison de l'ami importun et du juge inique : il faut demander « sans vergogne » (Lc 11, 8), et même « ennuyer » Dieu jusqu'à lui « casser la tête » (Lc 18, 5). On notera la force des expressions utilisées par Jésus, et en même temps la bonté du Père qui se laisse attendrir, à la mesure même de la confiance de celui qui le prie (Lc 18, 7-8).

Du reste, cette persévérance est directement reliée à la foi et à la confiance : la prière pleine de foi est capable de déplacer des montagnes et des mûriers :

Ayez foi en Dieu. Vraiment, je vous le dis, si quelqu'un dit à cette montagne : « Ôte-toi de là, et jette-toi dans la mer », et s'il ne doute pas en son cœur, mais croit que ce qu'il dit arrivera, il obtiendra. C'est pourquoi je vous dis : Tout ce que vous demanderez dans vos prières, croyez que vous l'avez reçu et vous l'obtiendrez (Mc 11, 22-24).

Nous prions et demandons mal, c'est pourquoi nous n'obtenons rien. Notre vrai péché est de manquer de confiance dans le pouvoir et la puissance de notre propre prière. Si nous demandions vraiment le don de la prière continue, Dieu ne nous la refuserait pas. Car cette prière est essentiellement un don de Dieu, mais c'est à force de persévérer dans les temps d'oraison quotidiens et dans la prière de Jésus que nous obtenons de la recevoir. Nous peinons des années, avec des moyens humains dérisoires, pour parvenir à la prière incessante, et un jour, celle-ci nous est donnée, sans que nous sachions pourquoi ni comment : c'est un *don de Dieu*. C'est cette prière qu'il ne faut jamais cesser de demander :

« Tout jeune novice, je priais un jour devant l'icône de la Mère de Dieu et la prière de Jésus fit irruption dans mon cœur, et voici qu'elle y habite désormais pour toujours » (Silouane).

Le starets du pèlerin russe va beaucoup insister sur la persévérance dans l'œuvre de la prière. Quiconque se met à prier doit être animé par le désir de recevoir le don de la prière continue, c'est-à-dire le désir de prier rigoureusement tout le temps et sans jamais se lasser, comme dit l'Évangile. Sur ce point, il n'est pas possible de transiger : c'est le caractère tout à fait absolu

de notre désir, et lui seul, qui nous autorise et nous oblige à ne jamais nous décourager du médiocre succès de nos efforts, en particulier lorsque nous sommes obsédés par quelque tentation ou emportés par quelque tourbillon plus ou moins durable qui rend le recueillement impossible.

La véritable raison de nos échecs dans le domaine de la prière, c'est le manque d'absolu dans notre désir de Dieu et dans notre don à Dieu. Ou plutôt c'est la raison pour laquelle nous appelons échec ce qui ne mérite pas d'être appelé ainsi, et voilons notre regard devant le véritable échec dans notre vie de prière. Quiconque veut entrer dans une authentique vie de prière et espérer un jour le don de la prière continuelle doit accepter ici :

« L'intuition ou le tourment de ce qui doit être, ou devrait être, le don total à Dieu. Je dis l'intuition ou le tourment, pour préciser que ce don peut être fait ou pas fait, ou en train de se faire ou en train de se défaire. Ce qui compte, c'est l'acceptation loyale, radicale et intrépide d'une lucidité aussi grande que possible à ce sujet. Reconnaître que c'est la grande affaire de la vie, que tout le reste est secondaire ou littérature. Accepter d'être tourmenté par cet appel toute notre vie » (M.D. Molinié, Lettre no 1 sur la prière, p. 12. Tout notre passage sur la persévérance s'inspire de cette lettre).

Il faut s'expliquer. Le combat que constituent notre recherche et notre fuite de Dieu se situe sur le plan tout à fait intime de l'intention qui anime notre cœur. Ceux qui ont vraiment le désir de se donner à Dieu gémissent longtemps de ne pas y parvenir – et de fait ils n'y parviennent pas – mais ils ne gémissent pas s'ils n'avaient pas le désir profond et lancinant de tout donner, c'est-à-dire l'intention efficace qui décide en fin de compte de toute notre vie, qui fait de nous des fils et des amis de Dieu, non des étrangers et des mercenaires.

Ceux qui ont tout donné parce qu'ils ont soif, et qui ont soif parce qu'ils ont tout donné (sur le plan de l'intention), ont facilement l'impression désespérante d'échouer dans leur effort de prière et de recueillement, précisément parce qu'au fond d'eux-mêmes, ils voudraient que ce recueillement soit perpétuel, absolu, dévorant et définitif comme un engloutissement dans l'Océan : ce qui n'est évidemment pas pour cette terre. Pour eux, cet « échec » n'est même plus un échec, c'est un exil sans nom, une détresse parfois apaisée (mais fugitivement), une soif dévorante et en même temps une espérance irrépressible qui anime leur joie.

Au contraire, ceux qui veulent faire sa place à la prière, une place honnête, une place sérieuse, une place d'honneur, sans désirer vraiment (consciemment ou inconsciemment) que cette prière envahisse tout, balaie tout et les emporte finalement vers le désir de se dissoudre dans la mort pour être avec le Christ, et qui essaient avec cela de réussir à prier... ne peuvent réussir, ni d'ailleurs échouer, qu'à un niveau tout à fait superficiel beaucoup moins important qu'ils ne le croient. Leur véritable échec est ailleurs, au niveau intime où ils ne comprennent pas ce que veut dire prier selon l'esprit de l'Évangile, qui est rigoureusement totalitaire.

Sur ce point, il n'est pas possible de transiger : ou nous sommes des hommes envahis totalement par la prière et nous obtenons tout, ou nous faisons une *bonne* place à la prière en nous réservant une petite part personnelle, et alors

nous ne pouvons rien comprendre à l'esprit de l'Évangile. Dans ma vie, j'ai rencontré beaucoup d'hommes aimant la prière, y consacrant même une large part de leur temps, et intéressés par tout ce qui s'écrit sur ce sujet, mais je dois avouer avoir rencontré très peu de véritables hommes de prière, c'est-à-dire des êtres chez qui on ne peut plus distinguer entre réflexion, action et prière, tellement ils sont emportés par cette prière qui transfigure toute leur vie. Posons-nous une question en ce sens : lorsqu'il nous survient une peine, une tentation, une épreuve ou une joie, notre premier mouvement est-il de raisonner pour en sortir, ou nous jetons-nous à genoux pour louer Dieu ou le supplier de mouvoir notre esprit et notre cœur dans le sens de sa volonté? Prions-nous pour chaque visage rencontré? En d'autres termes, savons-nous transformer en prière nos impressions, nos souffrances et toute notre vie? (cf. Annexe I : Le courage dans la prière, du P. de Ravignan).

Ne jamais se lasser

Alors une question se pose : la voie de la prière continuelle serait-elle interdite à ceux qui n'ont pas su se donner totalement dans l'élan qui anime une vocation à la sainteté? Ou cette voie serait-elle fermée aux pécheurs et aux malades qui expérimentent leur faiblesse? Ce serait doublement faux :

- a) Parce que le domaine de nos intentions profondes est inconscient, et que nul ne peut jamais savoir « s'il est digne d'amour ou de haine ». Le fond du cœur de l'homme demeure impénétrable, dit le psalmiste.
- b) Parce que la prière est offerte aux pires pécheurs comme une ressource universelle à laquelle tous sont invités : c'est d'abord à eux que le Christ recommande de prier sans cesse et de ne pas se lasser. On ne peut pas communier sans intention droite et l'espoir fondé d'être en amitié avec Dieu, mais pour prier, il n'est même pas nécessaire d'avoir la foi puisque c'est la prière qui nous la donne.

Alors il faut en revenir à ce que nous disions au début. C'est le fond de notre cœur qui doit se convertir; si nous ne prions pas toujours, c'est à cause de notre cœur de pierre ou de notre corps de mort. Nous ne pouvons savoir à quelle profondeur se situe notre désir de Dieu, ni dans quelle mesure nous voulons sincèrement tout donner, mais nous pouvons toujours prendre ce don total et profond comme le bien essentiel que nous demandons dans la prière. Faute de savoir si nous avons tout donné, même avec l'impression que c'est loin d'être fait, plus encore peut-être avec l'impression (assez dangereuse) que c'est déjà fait, nous pouvons le demander et le demander sans cesse... ou demander de le demander sans cesse : demander que la prière nous envahisse comme un raz-de-marée.

L'essentiel dans cette affaire est la persévérance, seul fruit visible à peu près infaillible de la profondeur de nos désirs. C'est pourquoi les théologiens notent la persévérance comme une des qualités essentielles de la prière toujours exaucée. Les autres qualités reviennent en somme à demander cet envahissement par la prière perpétuelle.

Nous ne pouvons pas savoir ce que vaut le fond de notre cœur, mais nous pouvons savoir assez clairement ce que signifie la persévérance, pour nous

efforcer de la pratiquer et vérifier que nous le faisons. La persévérance ne consiste pas à ignorer les défaillances ni même les périodes d'infidélité, bien qu'elle ait évidemment tendance à leur résister. La persévérance consiste essentiellement à reprendre inlassablement la route quoi qu'il arrive, après tout orage ou toute période de nonchalance. C'est la patience de l'araignée qui recommence indéfiniment sa toile chaque fois qu'elle la voit détruire. C'est une ténacité secrète, intime et souple, aux antipodes de l'entêtement, de la raideur ou de l'enthousiasme. C'est une vertu foncièrement humble, et réciproquement l'humilité est foncièrement persévérante, elle ne se décourage jamais. C'est toujours l'orgueil qui se décourage, et lui seul.

Mais que faire si l'on se sent orgueilleux? Reconnaître qu'il y a deux hommes en nous, et libérer par la prière l'enfant de Dieu qui est humble. Dès qu'un orgueilleux commence à prier avec droiture, et surtout s'il demande l'humilité, il a déjà cessé d'être orgueilleux. Qu'il persévère dans cet effort, et la partie sera infailliblement gagnée. Mais que, justement, le retour plus ou moins fréquent de ces accès d'orgueil ne le décourage pas : cette ténacité dans l'espérance sera le plus puissant et le plus efficace de ses actes d'humilité.

Ce que nous venons de dire de l'orgueil peut se dire, à plus forte raison, de tous les obstacles moins graves, de toutes les passions et de toutes les trahisons qui nous détournent inlassablement de la prière. Si le retour à la prière est inlassable lui aussi, la victoire lui est promise. Les Pères nous disent volontiers : Si tu n'as pas le don de la maîtrise de toi, sache que le Seigneur veut te sauver par la prière. Et ils répètent qu'il ne faut pas chercher à vaincre ses passions par ses propres forces, mais recourir sans cesse à la prière. Ils ajoutent : Si le temps de la prière se prolonge et en vient à envahir toute ta vie, tu n'y penseras plus et tu n'auras plus de temps pour faire le mal. Écoutons ce que dit Séraphim de Sarov à propos de la prière et des autres œuvres spirituelles :

« Il est certain que toute bonne action faite au nom du Christ confère la grâce du Saint-Esprit, mais la prière plus que toute autre chose, étant toujours à notre disposition. Vous auriez, par exemple, envie d'aller à l'église, mais l'église est au loin, ou l'office est terminé; vous auriez envie de faire l'aumône, mais vous ne voyez pas de pauvre, ou vous n'avez pas de monnaie; vous voudriez rester vierge, mais vous n'avez pas assez de force pour cela, à cause de votre constitution, ou à cause des embûches de l'ennemi auxquelles la faiblesse de votre chair humaine ne vous permet pas de résister; vous voudriez peut-être trouver une autre bonne action à faire au nom du Christ, mais vous n'avez pas de force pour cela, ou l'occasion ne se présente pas. Quant à la prière, rien de tout cela ne l'affecte : chacun a toujours la possibilité de prier, le riche comme le pauvre, le notable comme l'homme du commun, le fort comme le faible, le bien-portant comme le malade, le vertueux comme le pécheur » (*Séraphim de Sarov*, Spiritualité orientale no 11, Éd. Bellafontaine 1973, pp. 188-189).

Nous n'en dirons pas davantage pour l'instant, les bases que nous offrons ici étant à nos yeux les plus importantes. Avant de savoir comment prier, il importe bien plus de savoir comment « ne jamais se lasser », ne jamais se décourager. Tous les conseils que nous pourrions vous donner, et tous ceux que vous offre l'Église ne vous délivreront pas de l'impression de ne pas savoir prier. Bien au

contraire, cette impression augmente avec la profondeur même de la prière, et saint Paul reconnaît le premier que nous ne savons ni comment prier, ni même ce qu'il faut demander (Rm 8, 26). Il ne s'agit donc pas de chercher à sortir d'une telle impression, ce qui serait se mettre à la recherche d'un état de satisfaction particulièrement dangereux et proche du pharisaïsme. Il s'agit au contraire de découvrir progressivement ce que Dieu nous demande, avec une telle acuité qu'on ne s'inquiète même plus de savoir si l'on prie bien ou mal, emporté par le désir que la prière envahisse tout : non pas notre prière, mais cette réalité qui vient de Dieu, et qui est la *prière de Jésus* en nous, le gémissement inénarrable de l'Esprit.

On comprend alors pourquoi le staretz conseille au pèlerin russe de dire fréquemment la *prière de Jésus*, sans s'inquiéter de la pureté de sa prière. Il faut offrir à Dieu ce qu'il est en notre pouvoir d'offrir, c'est-à-dire la répétition de la formule. Même si nous avons l'impression de ne prier qu'avec les lèvres, cette prière fréquente des lèvres attirera à la longue la prière intérieure du cœur et favorisera l'union de l'esprit avec Dieu. La prière, peut être sèche et distraite, mais continue, créera une habitude, deviendra une seconde nature et se transformera en prière pure, lumineuse, en admirable prière de feu :

« Ainsi l'Apôtre place la prière au-dessus de tout : Je vous conjure avant tout de prier. Beaucoup de bonnes œuvres sont demandées au chrétien, mais l'œuvre de la prière est au-dessus de toutes les autres, car, sans elle, rien de bien ne peut s'accomplir. Sans la prière fréquente, on ne peut trouver la voie qui conduit au Seigneur, connaître la vérité, crucifier la chair avec ses passions et des désirs, être illuminé dans le cœur par la lumière du Christ et s'unir à lui dans le salut. Je dis fréquente, car la perfection et la correction de notre prière ne dépendent pas de nous, comme le dit encore l'apôtre Paul : Nous ne savons pas ce qu'il faut demander. Seule la fréquence a été laissée à notre pouvoir, comme moyen pour atteindre la pureté de prière qui est la mère de tout bien spirituel » (*Récits d'un Pèlerin russe*, pp. 28-29).

Une chose qu'on ne dit pas souvent dans les livres concernant la prière de Jésus, et qui est enseignée surtout par ceux qui la pratiquent, c'est l'expérience du silence. Je me souviens avoir rencontré un jour une vieille femme qui priait son chapelet depuis des années et elle me posa une question : « Faut-il que je récite le *Je vous salue, Marie* avec les lèvres? Dès que je me réveille le matin, il me semble que je surprends mon cœur à prier l'*Ave Maria*. » Il est bien évident qu'ici, on est en dehors des chemins habituels de la *prière de Jésus* et qu'on ne peut plus donner de conseils précis. Quand on perçoit ainsi son cœur de prière, on fait la tête qu'on peut, on comprend le ridicule de nos propres désirs et de nos efforts, on se laisse emporter par la vague de la prière et... il arrivera ce qu'il arrivera. L'esprit d'enfance reste bien nécessaire pour supporter un tel raz-de-marée, justement parce qu'il est le seul à pouvoir se laisser emporter aisément par quelque chose qui le dépasse et auquel il se réjouit de ne rien comprendre.

C'est pourquoi, il faut introduire le silence dans l'invocation. Il faut qu'il y ait en quelque sorte des points d'orgue. Vous invoquez le Nom de Jésus, et vous vous arrêtez un instant, de manière à ce que le silence pénètre en vous et intériorise votre prière. Car la relation du silence et de la parole, c'est la relation de l'Esprit

et du Christ. « Il vous est bon que je m'en aille »... pour que je vous livre une autre présence, toute spirituelle, qui vous rendra intérieurs à moi. Le silence est le dedans de la vraie Parole et du Logos, c'est l'Esprit qui descend sur le Christ pour nous le révéler, c'est la relation de la Colombe et de l'Agneau.

Il y a une parole rationnelle et logicienne, c'est une parole sans silence. Et il y a la Parole du Logos, or le Logos est uni à l'Esprit Saint car sur le Christ repose l'onction de l'Esprit. L'Esprit, c'est le silence du Christ, qui est en quelque sorte un silence d'amour et de communion. Le Père et le Fils s'unissent dans un mutuel silence qui est l'étreinte de l'Esprit :

Tu es mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis tout mon amour (Mc 1, 11).

La clé de l'art liturgique est de nous faire entendre ce silence, soit qu'on s'arrête, soit que la musique s'enroule autour du silence. De même, la prière personnelle doit s'enrouler autour de ces moments de silence. Notez cette réflexion admirable d'Isaac le Syrien :

« Le silence, c'est le langage du monde à venir. »

L'homme éprouve alors une certaine plénitude, car la prière s'infiltré dans toute sa vie pour la purifier; c'est la *plérophorie* des spirituels orientaux. Marcher, respirer, travailler, regarder les plus humbles choses, sans parler du visage du frère, donne un sentiment de plénitude, une capacité d'être présent à chaque instant qui passe. C'est l'expérience de la résurrection dans le temps.

En tout besoin, recourez à la prière.

(cf. Ph 4, 6)

Une des plus grandes grâces qu'un homme puisse obtenir en ce monde est de découvrir que, dans le Nom de Jésus, il peut unifier toute son existence, prier en toutes circonstances et vivre à l'aise partout. Cette expérience de plénitude joyeuse en Jésus, appelée *plérophorie*, est vécue à partir même de la vie, le Nom de Jésus, porteur de sa présence, étant l'instrument majeur de cette unification. Pour bien comprendre comment cette attitude de prière continuelle est possible et réalisable, à partir même des difficultés et des joies de l'existence, il faut prier longuement les derniers conseils de Paul aux Philippiens :

Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, je le répète, réjouissez-vous... Le Seigneur est proche. Ne vous inquiétez de rien, mais en toute circonstance, par la prière et la supplication accompagnées d'action de grâce, présentez vos demandes à Dieu. Et la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus (Ph 4, 4-7).

La pensée de Paul est claire, le Seigneur Jésus est proche, il est présent et vivant dans nos cœurs par la puissance de son Nom. Chaque fois qu'un besoin apparaît, qu'une tentation surgit ou qu'une joie illumine le cœur, il faut revenir à l'oraison et à la prière pour présenter nos requêtes à Dieu. Et cette supplication doit être pénétrée de louange, de bénédiction et d'action de grâce; en un mot, notre vie doit se transformer en eucharistie (chapitre 4). Regardons de plus près cette attitude existentielle que nous retrouvons à chaque pas dans les psaumes.

Plus l'homme avance, plus il prend conscience de ses limites; il est enveloppé par les flots de la mort, à certains jours il fait l'expérience de la souffrance et de la tentation :

*Les liens du shéol me cernaient,
les filets de la mort m'avaient surpris (Ps 17, 6).*

Il doit alors apprendre à devenir un fils qui trouve tout naturel de faire constamment appel à son père, avec l'audace tranquille de la plus totale confiance. Et cela doit être vécu, non d'une manière intellectuelle, mais dans le plus quotidien d'une vie très ordinaire.

Comme le psalmiste, il doit acquérir un réflexe de recours à Dieu, et apprendre à crier vers son Père des profondeurs de sa misère et de son péché :

*Dans mon angoisse, j'invoquai Yahvé,
et vers mon Dieu je m'écriai;
il entendit de son temple ma voix
et mon cri parvint à ses oreilles (Ps 17, 7).*

Il ne s'agit plus de donner à Dieu un nom commun passe-partout, ni un nom à la troisième personne du singulier mais de parler à la première et à la deuxième personne : « Je crie vers Toi. » Pensez par exemple à Job, prenez toutes les situations dans l'Écriture, dans la vie des saints et des pécheurs, qui sont marquées par des tensions et des conflits : là où il y a tension tragique, conflit, il y a toujours une expérience personnelle de prière. Alors on peut donner à Dieu un nom propre : « O Toi, ma joie! », « O Toi, ma douleur, qui te tiens au cœur de ma vie, comme un tourment, comme une question, comme une pierre d'achoppement! » Quand nous sommes capables de parler à Dieu avec passion, nous avons établi avec lui une relation de prière.

À ce moment-là, Dieu peut aussi nous donner notre véritable nom propre. Pour cela, il faut descendre de plus en plus en soi, pour atteindre le point où il y a réellement une porte à laquelle frapper, au point où il est possible que cette porte s'ouvre. Un moment viendra où la porte s'ouvrira effectivement. Il faut alors que nous ayons un nom tout prêt pour Dieu. Nous devons pouvoir l'appeler d'un nom qui montre que c'est bien nous qui le cherchons, et non pas un être humain anonyme, Monsieur X ou Madame Z.

Notre quête de Dieu se fait donc au ras de notre existence, à travers la douleur, l'angoisse, l'espoir et toute la gamme de nos joies et de nos peines. Nous ne cherchons pas à nous évader d'une tâche, ni à fuir nos tensions intérieures ou les autres. Nous évitons de nous plaindre, pour rêver à autre chose que ce qu'il faut vivre. Nous restons plongés dans le quotidien tel qu'il est, parce que c'est là que nous devenons des saints. Ce n'est pas une façon de rendre la vie plus facile, mais de nous aider à vivre le difficile avec de très petits moyens, mais pourtant grandement. Mais où est ce secret?

Il tient toujours deux pôles. Dieu amour, et les mains vides de l'homme. Plus l'homme avance, plus il s'aperçoit qu'il est loin de Dieu, l'Inégalable. Il est séparé de l'amour de Dieu par un abîme. Il faut maintenant jeter un pont sur cet abîme. Sur les deux rives, de solides fondements sont posés, des piles s'élèvent. Sur notre rive, c'est l'humilité, par laquelle l'homme fini et pauvre accepte humblement son imperfection et son impuissance. Sur la rive du Dieu

infini, c'est la miséricorde en laquelle l'homme croit. Tout comme l'humilité, la foi en l'amour miséricordieux de Dieu est une condition essentielle de l'espérance. Sur ces piles est alors jeté le pont de la confiance amoureuse, et l'homme peut arriver jusqu'à Dieu. Ou plutôt Dieu lui-même s'engage sur ce pont, prend l'homme et le porte sur l'autre rive. C'est le pont de l'espérance, ou mieux la dynamique de la confiance.

Il s'agit de ne plus compter du tout sur soi, mais uniquement sur Dieu et sur son amour.

« C'est la confiance, disait Thérèse, et rien que la confiance, qui doit nous mener à l'amour. » Cela résume tout son manuscrit, c'est déjà très redoutable. Nous, nous essayons d'aller à Dieu par la confiance et aussi par autre chose, en cherchant tout de même quelques petits appuis, quelques signes, quelques garanties (nos efforts, nos vertus, le milieu qui nous entoure). Le propre de la confiance, c'est de ne pas chercher autre chose, de ne s'appuyer sur rien que sur l'amour et la miséricorde. Si on cherche Dieu par la confiance et aussi par autre chose, dans la mesure où on y va par autre chose, on cesse d'avoir confiance, et par conséquent on perd tout. Vous voyez que c'est grave, tellement grave qu'il faut avoir le courage de voir les choses en face jusqu'au bout. Il ne faut donc s'appuyer sur rien d'autre que sur Dieu, notre rocher, notre point d'appui suprême.

D'où la prière. Dès que le danger survient ou que les choses deviennent difficiles, on fait appel à Dieu. On raconte, dans la vie des saints grecs du IX^e siècle, l'histoire de Maxime qui apprit à prier, non en dépit de l'agitation et du trouble, mais à cause d'eux, et parce qu'ils représentaient un danger réel (cf. Annexe II : Père, qui t'a enseigné la prière continuelle?). Si nous pouvions comprendre que dans notre vie, tout peut être occasion de prière, nous saurions utiliser le tumulte et la tentation comme tremplin vers Dieu. Tous les maîtres spirituels l'affirment : avec Dieu rien n'est impossible. L'homme fait confiance (Mc 9, 23).

« C'est une prière qui naît du désespoir et de l'espérance » (saint Jean-Marie Vianney). Dieu répond toujours à cette prière : « Je veux me convertir, je veux être doux, bon, pur, je suis de plus en plus découragé car je vois bien que je n'y arriverai jamais, je commence à me connaître ! » Non, la question n'est pas là. Ce qu'il faut, c'est connaître l'amour efficace de Dieu. Et cet amour est expérimenté, non dans des livres, mais à coups d'appel à lui. Alors ce qui est trop difficile et impossible devient réalisable par un recours à Dieu.

Pour cela, il faut acquérir un réflexe de recours à Dieu. Ce n'est pas une fois qu'il faut recourir, mais tout est dans la force de la demande, dans la qualité de l'amour, de la supplication. C'est alors que nous faisons jouer ces trois dynamismes du chrétien : la foi, l'espérance et la charité. Il faut muscler peu à peu notre triple relation à Dieu par des recours à lui. Ils sont d'abord faibles, puis deviennent de plus en plus puissants comme tout ce qui est vécu et exercé. Cela suppose des demandes fortes, des recours à Dieu qui soient des acharnements, des assauts de l'amour. Il ne faut pas s'inquiéter de la faiblesse de nos premiers recours, et dire à Dieu : « Je crois, Seigneur, que tu peux en ce moment me donner des forces pour cela, car tu m'aimes. »

Mais nous demeurons toujours petits. Et cependant nous allons vivre la relation la plus extraordinaire avec Dieu, et aussi la plus authentique : lui demander l'impossible, c'est-à-dire la possibilité d'avancer là où le chemin est humainement bloqué. D'où cet apparent paradoxe : Va à Dieu les mains vides, mais tout dépendra alors de la force de ta demande. « Tout ce que vous demanderez au Père... croyez que vous l'avez déjà reçu dans la foi. » Voilà la route de la sainteté :

« La sainteté n'est pas dans telle ou telle pratique, mais dans une disposition du cœur qui nous rend conscients de notre faiblesse, et confiants jusqu'à l'audace dans la bonté du Père » (sainte Thérèse de Lisieux). C'est une simple disposition du cœur à tout recevoir de Dieu sans jamais posséder de vertu et de force.

Simple et pas simple. La double difficulté, c'est de nous voir très faibles jusqu'au bout de notre vie. Et deuxièmement d'avoir envers Dieu une confiance audacieuse. Mais ce ne sont pas les raisonnements qui nous donneront ces deux choses. Il faut essayer : « Il faut le faire ! » Ne vous plaignez pas de ne pas réussir, si vous vous contentez d'écouter ces paroles sans rien faire; alors vous n'avez plus le droit de vous plaindre! Quant aux attestations de réussite, j'en ai des milliers à vous fournir : celle de sainte Thérèse de Lisieux, de Silouane et des moines d'Orient.

Filtrer son cœur en Jésus.

En pratique, comment vivre cette attitude? Il s'agit de retrouver une attitude fondamentale et traditionnelle de la spiritualité orientale : le filtrage des pensées dans le souvenir fréquent du Nom du Seigneur Jésus. En Occident, nous rencontrons à peu près le même mouvement spirituel; énumérons pour mémoire quelques manifestations de cette attitude : l'examen de conscience chez saint Ignace, la mémoire de Dieu chez saint Benoît, le mouvement anagogique chez saint Jean de la Croix, l'instant présent chez le Père de Caussade, le mouvement d'abandon chez sainte Thérèse de Lisieux. Il s'agit toujours de la même attitude.

Il y a en nous tout un flot de désirs, d'impressions intérieures et d'événements extérieurs qui nous mettent dans un tourbillon. Et cependant nous sommes baptisés, l'Esprit Saint habite en nous, et le Christ vit dans nos cœurs par la foi. Alors nous rouvrons la mémoire toujours fraîche de la source où nous sommes nés, et nous replongeons nos désirs et nos impressions, pour que tout notre être soit imprégné de la vie de l'Esprit. Nous développons le souvenir vivant du Seigneur Jésus à l'intérieur même de ces pensées pour qu'il les purifie.

Les Pères du désert parlent à ce sujet de la vigilance et de la garde du cœur. La conscience, armée du Nom de Jésus, prend l'habitude de scruter attentivement les *logismoi* (les pensées, le mot est dans l'Évangile), non pas les pensées cérébrales, mais les pensées comme pulsions germinatives qui peuvent devenir des obsessions : si ces pensées sont bonnes, alors on les revet du Nom de Jésus; si elles sont mauvaises alors on les détruit. Et cela surtout la nuit, c'est pourquoi le sommeil est important. Quand tout est calme, la conscience habitée par le Nom de Jésus se poste auprès de l'abîme du cœur, qui est le

subconscient, et quand monte une pensée, le germe d'une attitude existentielle, alors la conscience la scrute pour l'accueillir ou la détruire :

« L'invocation facilite la garde du cœur : lorsqu'une pensée, au sens évangélique, affleure au subconscient, il faut, avant quelle ne devienne obsessionnelle, écraser avec le Nom la suggestion démoniaque et transfigurer l'énergie ainsi libérée en la revêtant du même Nom » (Olivier Clément, *Questions sur l'homme*, Stock 1972, p. 86).

Saint Jean Casien explique bien qu'il faut invoquer le Nom de Jésus au moment où l'on s'endort, pour que la prière pénètre le sommeil. Et pour ceux qui sont faibles, qui ne peuvent pas pratiquer méthodiquement la garde du cœur, ils doivent la confier au sang eucharistique, dit Nicolas Cabasilas.

De ce point de vue, cette attitude est continuelle comme la prière. C'est comme un exercice de présence à Dieu, non extérieur à l'action que nous sommes en train de faire ou à nos conditions de vie. Il s'accomplit dans l'action du moment pour en purifier les motifs et diriger notre intention vers Dieu. Plus que présence à Dieu, il est coopération à l'action de Dieu en nous.

Ainsi dans la faiblesse, nous éprouvons la force de la grâce, à condition que nous objectivions cette faiblesse, et la reconnaissons dans une prise de conscience lucide. En acceptant de nous voir tels que nous sommes, nous nous remettons nous-mêmes à Dieu dans la confiance. Que telle difficulté survienne dans notre vie, nous ne restons pas à son niveau. Nous opérons un dégagement immédiat pour regarder cette difficulté avec Dieu. S'il s'agit d'un tracas inutile ou imaginaire (peur), il apparaîtra ainsi à la lumière et il tombera de lui-même :

« Je crois que, dans les choses très importantes, on ne franchit pas les obstacles. On les regarde fixement, aussi longtemps qu'il le faut, jusqu'à ce que, dans le cas où ils procèdent des puissances de l'illusion, ils disparaissent » (S. Weil).

On n'échappe jamais à une difficulté en l'évitant, mais en s'asseyant dedans, car le germe de la libération se trouve tout au fond.

S'il s'agit d'une difficulté vraie, il faut essayer de la mesurer en la dédramatisant. Il faut toujours accepter de la vivre jusqu'au bout sans chercher à y échapper, même si c'est trop difficile pour nous. Il faut alors chercher autre chose : que dans nos mains vides, Dieu mette les forces voulues, c'est la dynamique de la confiance.

Dans la faiblesse, j'expérimente ainsi la présence et l'action du Seigneur. D'où la prière de Jésus qui place le Christ au plein milieu de notre être d'homme :

« Que mon humanité devienne un champ d'expérience pour le Saint-Esprit » (Teilhard de Chardin).

C'est une sorte de souvenir constant et purifiant du Seigneur Jésus, d'où l'attitude de saint Alphonse de Rodriguez, le portier de Majorque :

« Quand j'éprouve une amertume en moi, je mets cette amertume entre Dieu et moi et je le prie jusqu'à ce qu'il la transforme en douceur. »

Il s'agit de faire accéder cette amertume à la conscience claire et de la placer devant le Seigneur afin qu'il transforme l'obstacle en moyen. Ainsi, c'est à même notre existence que nous passons à Dieu avec armes et bagages. Ce doit devenir une attitude courante dans la vie, à la fois œuvre de la grâce et

coopération à la grâce dans la vie concrète que nous menons. C'est quelque chose d'intérieur à la minute que vous vivons, pour éprouver la présence de Dieu dans l'événement :

« Aurais-je oublié les sources de rafraîchissement? La remise à Dieu de tout libère les énergies pour regarder au-delà des êtres et vivre une parcelle d'éternité » (Roger Schutz, *Ta fête soit sans fin*, p. 87).

On peut être privé de l'oraison, des sacrements et des autres moyens spirituels, mais ce dont on n'est jamais dispensé, c'est de s'en remettre à Dieu, à l'intérieur de soi-même, dans la purification du cœur. C'est une source de liberté profonde et une libération d'énergie. Là se situe la véritable union à Dieu dans l'action. Ce qui compte, c'est que nous soyons au plus profond de la vie de Dieu, au-delà du profane et du sacré.

Ainsi vous recevrez la force... de connaître l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance, ainsi que vous soyez remplis de toute la plénitude de Dieu (Ep 3, 18-19).

En terminant ce chapitre sur l'homme en marche vers la prière continue, peut-être faudrait-il souligner le rôle du corps dans la naissance et la croissance de cette prière. Nous avons déjà dit que la prière des lèvres, même prononcée sans saveur, pouvait allumer dans le cœur une prière de feu. Pour le psalmiste, le juste médite et prie avec sa bouche : *La bouche du juste annonce la sagesse* (Ps 36, 30), ce qui est assez déroutant pour un Occidental qui prie surtout avec sa tête. Nous savons mieux maintenant qu'il y a une interaction entre le corps et l'esprit, et que certaines attitudes corporelles favorisent la prière ou la font naître. Saint Benoît disait déjà que les deux montants de l'échelle par laquelle le moine monte vers Dieu sont le corps et l'esprit.

À ce sujet, nous voudrions signaler dans la vie de saint Dominique un document du *Codex Rosianum* qui commence ainsi :

« Il est une manière de prier suivant laquelle l'âme se sert des membres du corps afin de se porter vers Dieu avec plus de ferveur, de telle sorte que l'âme qui anime le corps est à son tour mue par celui-ci, et entre parfois en extase comme saint Paul, ou bien en de saints transports, comme le Prophète David. Il convient de raconter à ce propos ce que faisait saint Dominique qui recourait fréquemment à ce mode d'oraison. »

Les neuf manières de prier de saint Dominique suivent alors, illustrées chacune d'une enluminure de la Bibliothèque dominicaine de Bologne : la prière des inclinations, la prière des prostrations, la prière du sang, la prière des regards, la prière des mains, la prière de violence, la prière d'imploration, la prière d'intimité, la prière contemplative sur les routes, et la prière du soir (sa dernière prière, le testament). Chaque texte est accompagné d'une gravure représentant saint Dominique en prière : prosterné, étendu la face contre terre, fixant les yeux sur le crucifix, les mains étendues devant la poitrine, ou les mains ouvertes et les bras fortement tendus en forme de croix, les mains jointes et fortement tendues au-dessus de la tête, etc. (*Saint Dominique en prière*, d'après le codex Rosianum, Liminaire du codex p. 4). Chaque fois, une parole d'Écriture nous fait pressentir la prière qui habite son cœur. Il y a là une manière très simple

et très réaliste de prière, qui est à la portée des plus humbles adorateurs, et qui nous introduit dans le secret de la supplication.

CHAPITRE 4

L'homme en état de prière ininterrompue.

Quant l'homme a pris l'habitude de recourir à Dieu en toutes choses, soit pour lui présenter ses requêtes, soit pour le bénir dans l'action de grâce, il entre dans un état de prière incessante. Il a comme libéré en lui son cœur de prière, et il est alors surpris de voir cette prière naître du dedans à son insu. Quand le cœur s'unifie et que l'intelligence se reconstitue, la lumière jaillit dans le cœur. Saint Grégoire le Sinaïte parle de la prière qui jaillit du cœur, tel un feu joyeux. Le cœur est pénétré par la lumière divine de l'Esprit. Il ne s'agit pas, bien sûr, d'extases ou de raptus – ceci est pour les débutants – mais l'homme voit la lumière. Il faut s'entendre sur le terme de vision, qui est aussi une chaleur.

Quelque chose semble s'élever des profondeurs de l'être, une énergie intime ou bien une source de lumière rayonnant de son propre éclat, autant de symboles qui essayent de décrire une communion avec la source de la lumière qu'est le Christ ressuscité ou l'Esprit Saint. Tels les disciples sur la route d'Emmaüs, l'homme éprouve que son cœur est tout brûlant du feu de l'Esprit. Et ce feu est aussi une douceur inénarrable qui l'imprègne de la prière ininterrompue : « Fais pénétrer la douceur de ton Esprit jusqu'au fond de notre cœur » (Postcommunion de la messe votive du Saint-Esprit).

L'homme connaît alors ce qui n'est ni simplement une extase, ni cependant une *enstase*, au sens où Dom Le Saux de Nysse, ayant réfléchi sur la vision de Dieu et découvrant qu'elle n'est rien d'autre que le désir de Dieu, a forgé un néologisme admirable : *épectase*, *épi* qui évoque la toute-puissance de Dieu, *ek* qui évoque la tension, le désir vers le Tout-Autre. Plus Dieu nous comble et plus nous le découvrons au-delà. Plus il est connu et plus nous le découvrons inconnu. C'est une connaissance par inconnissance.

C'est la clé de toute communication entre deux êtres humains : plus je connais mon ami et suis rempli de sa présence et plus je le découvre inconnu. On ne peut jamais dire : « Je l'ai classé », ce serait le néantiser. Comme dit le cardinal Daniélou dans son livre sur saint Grégoire de Nysse, « l'homme spirituel devient un univers en expansion », de plus en plus ouvert à cette plénitude trinitaire et de plus en plus uni à tous ses frères. Et sa capacité d'accueillir la vie trinitaire s'élargit aux dimensions de cette lumière infinie qui devient obscurité, nuée lumineuse à cause même de l'éclat de son intensité. C'est en ce sens qu'il faut réviser notre idée du ciel où Dieu sera éternellement découvert et contemplé et jamais épuisé. Il faut bien préciser aussi que la vie éternelle, comme l'enfer, commence ici-bas, c'est la présence de Dieu au cœur du chrétien; c'est une dilatation. Il faut avoir une vision dynamique de la présence de Dieu en nous et de l'éternité. Plus on est comblé et plus on est tendu vers, c'est le mystère de la communion. Ce n'est pas une fusion, ou, s'il y a fusion, comme dit Maître Eckhart, « c'est une fusion sans confusion ». Comme l'écrivait saint Grégoire de Nysse, cette éternité déjà présente, c'est d'aller de commencements en commencements, par des commencements qui n'auront jamais de fin.

La prière spontanée.

La prière du cœur spontanée et ininterrompue n'est rien d'autre que ce « saisissement » de la douceur de l'Esprit au plus intime du cœur. Selon une belle expression de Thomas de Celano à propos de François d'Assise, l'homme ainsi transformé par l'Esprit est devenu prière vivante. La prière s'est désintellectualisée pour s'identifier à tout l'être, même physique. Il suffit d'avoir rencontré un jour un de ces visages de moine, totalement pétri par la prière, pour comprendre que celui-ci peut faire corps avec tout son être, et devenir une vie intérieure à sa propre vie. Parfois, les gens pensent que prier toujours est une affaire compliquée et fatigante; pour eux, la prière se superpose encore aux autres activités, et on comprend alors qu'il est difficile de vivre dans une division psychologique, avec des pensées d'accompagnement. Mais, pour celui qui a reçu le don de la prière du cœur, cet état de prière ininterrompue est, au contraire, une source de libération, car la prière anime toutes ses activités : pensées, désirs, joies, souffrance, et même repos et sommeil.

Comme disent les Pères de l'Orient : « Quand tu as une rage de dents, tu n'es pas obligé d'y penser pour t'en souvenir, mais cela t'habite totalement. Il en est de même pour la prière du cœur qui s'infiltré dans toute ton existence. »

Il est difficile de faire comprendre cela à celui qui n'en a pas une petite expérience, c'est comme si on parlait de la lumière à un aveugle. Il en va de celui qui parle de la prière comme d'un homme qui voudrait écrire une harangue sur le vin, dit le Père Surin; il recherchera tout ce qu'ont écrit les philosophes et les littératures sur le sujet : que savent-ils à côté du pauvre paysan qui en boit tous les jours, mais ne sait pas en parler?

On perçoit bien le « saisissement » de Dieu dans le témoignage de Séraphim de Sarov (Nous résumons ici ce dialogue que l'on peut trouver dans *Séraphim de Sarov*, Spiritualité orientale no 11, p. 181). Il s'entretenait un jour avec un de ses disciples, déjà tourmenté, pourrait-on dire, par le problème de l'identité chrétienne. Il lui demandait :

- Quel est le but de la vie chrétienne?
- C'est la réception du Saint-Esprit, lui répondit le saint.
- Mais de quelle manière puis-je reconnaître si je me trouve dans la grâce du Saint-Esprit?

Alors Séraphim le fait entrer dans le mystère de la déification, et les voici tous deux dans une lumière éclatante. Ce passage des dialogues avec Motovilov est un lieu théologique du discernement spirituel. On y découvre à quels signes l'homme reconnaît qu'il vit et agit dans la lumière de l'Esprit : c'est l'état de prière ininterrompue :

- Que sentez-vous à présent? demande le Père Séraphim.
- Je me sens extraordinairement bien. Je ressens dans mon âme un silence, une paix qui ne peuvent s'exprimer par des paroles.
- C'est là, ami de Dieu, cette paix que le Seigneur désignait à ses disciples lorsqu'il leur disait : Je vous donne ma paix, non comme le monde la donne... Mais que ressentez-vous encore?
- Une douceur extraordinaire.

- C'est cette douceur dont parlent les Écritures : Ils boiront le breuvage de ta maison, et tu les désaltéreras par le torrent de ta douceur. Cette douceur, on dirait qu'elle fait fondre nos cœurs, les emplissant de béatitude... Et que sentez-vous encore?

- Tout mon cœur déborde d'une joie indicible.

- Quand le Saint-Esprit descend sur l'homme, continue saint Séraphim, l'âme est remplie d'une joie ineffable, parce que l'Esprit recrée dans la joie tout ce qu'il touche.

Dans cet état de plénitude joyeuse, l'homme est recréé de l'intérieur et fait l'expérience d'une nouvelle naissance, il a retrouvé la condition paradisiaque dans le jardin de l'Éden : sa vie est culte spirituel. Les spirituels arrivent par-là à ce qu'on appelle la prière spontanée, ou la prière ininterrompue. C'est la prière du cœur qui jaillit comme une source.

De son sein couleront des fleuves d'eau vive. Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui (Jn 7, 38-39).

À ce moment-là, la prière de Jésus s'identifie aux battements du cœur.

« Au bout de quelque temps, je sentis que la prière passait d'elle-même dans mon cœur, c'est-à-dire que mon cœur, en battant régulièrement, se mettait en quelque sorte à réciter en lui-même les paroles saintes sur chaque battement... Bientôt apparut dans mon cœur une bienfaisante chaleur qui gagna toute ma poitrine » (*Récits d'un Pèlerin russe, p. 42*).

Cet état ne peut pas être créé et il ne faut pas le vouloir, mais c'est donné par grâce à celui qui prie de tout son cœur et qui persévère.

L'homme n'est plus dans la zone cérébrale, mais il est avec la prière dans son cœur, dans le Nom du Seigneur Jésus qu'il invoque :

« Lorsque l'Esprit établit sa demeure dans l'homme, celui-ci ne peut plus s'arrêter de prier. Qu'il dorme, qu'il veille, qu'il boit, qu'il est couché, qu'il se livre au travail, qu'il est plongé dans le sommeil, le parfum de la prière s'exhale spontanément de son âme. Désormais il ne maîtrise pas la prière pendant les périodes de temps déterminées, mais en tout temps » (*Traité d'Isaac de Ninive, p. 174*).

Et le Pèlerin russe dira :

« Je m'habituai si bien à la prière qu'elle se faisait d'elle-même, sans aucune activité de ma part; elle jaillissait dans mon esprit et dans mon cœur, non seulement en état de veille, mais pendant le sommeil, et ne s'interrompait plus une seconde. »

Qu'est-ce que l'homme qui a atteint l'état de prière perpétuelle? C'est l'homme éveillé à la vie de l'Esprit en lui. Dès qu'il s'éveille le matin, il retrouve la prière vivante en lui et celle-ci ne le quitte plus jusqu'au soir; même en s'enformant, il désire que la prière pénètre son sommeil. Il ne s'agit pas d'une activité psychologique, répétons-le, mais d'une spiritualisation de toute sa personne. L'homme déifié n'est donc pas seulement en acte de prière mais en état de prière. Un moine écrivait : « À l'acte de prière succède l'état de prière. » Ceci est très important parce que l'homme est prière.

La vraie nature de l'homme est prière, comme la vraie nature de toutes choses, à la limite un arbre, une montagne, une source... C'est un peu pour

cela que les moines bâtissent des sanctuaires sur la montagne pour que leur prière soit portée par celle du cosmos. Le cosmos entier est nourri par la prière, seulement il faut que cette prière puisse jaillir. Il faut donc des hommes pour l'exprimer; ceux-ci donnent un sens au monde en libérant la prière du cosmos.

L'homme retrouve alors sa vraie nature, et la prière méthodique a pour but de nous mettre en état de prière, c'est-à-dire de nous faire devenir nous-mêmes. Alors, dit le moine d'Orient, « le Nom de Jésus devient une espèce de clé qui ouvre le monde, un instrument d'offrande secrète, une apposition du sceau divin sur tout ce qui existe. L'invocation du Nom de Jésus est une méthode de transfiguration de l'univers ».

Maxime le Confesseur dit que, dans l'état de prière continuelle, l'homme recueille les *logoi* des choses. Il voit la Parole subsistante de Dieu en toutes choses, cette Parole par qui tout a été créé, il la recueille, non pour se l'approprier, mais pour l'offrir à Dieu. Il décèle « le visage comme une icône », le visage étant le lieu par excellence où l'homme traduit le fond de son être, qui est relation. Comme dit Isaac le Syrien, « il voit la flamme des choses » et découvre le monde comme un buisson ardent. Il voit que le monde est déjà secrètement transfiguré par le Christ, et il hâte par-là même la manifestation de cette transfiguration du monde en Christ. Ainsi s'exprime le pèlerin :

« Quand en même temps je priais au fond du cœur, tout ce qui m'entourait m'apparaissait sous un aspect ravissant : les arbres, les herbes, les oiseaux, la terre, l'air, la lumière, tous semblaient me dire qu'ils existent pour l'homme, qu'ils témoignent de l'amour de Dieu pour l'homme; tout priait, tout chantait la gloire à Dieu! Je comprenais ainsi ce que la *Philocalie* appelle la connaissance du langage de la création, et je voyais comment il est possible de converser avec les créatures de Dieu » (*Récits d'un Pèlerin russe*, pp. 56-57).

Une prière pénétrée d'action de grâce.

Dans le texte des Philippiens que nous avons cité plus haut, Paul invite le chrétien à supplier Dieu en tout besoin, mais il lui demande que sa prière soit pénétrée d'action de grâce, et la raison de cette louange, c'est que le Seigneur est proche.

Ne vous inquiétez de rien, mais en toute circonstance, par la prière et la supplication accompagnées d'action de grâce, présentez vos demandes à Dieu (Ph 4, 6).

Il est important de noter la première phrase de Paul : « Ne soyez inquiets de rien »; en d'autres termes : ne faites pas de bouillon de culture avec vos soucis!

Nous découvrons ici la source de la prière de louange, chez celui qui voit la présence du Ressuscité en toutes choses. Au fond, c'est sa foi et sa confiance qui le poussent à bénir Dieu. Tant que nous comptons sur nous, nos propres forces, nos mérites, nos vertus ou notre milieu, nous demeurons inquiets et peureux. Mais le jour où notre regard est uniquement porté en Jésus Christ, notre centre de gravité a basculé dans le Père et nous exultons de joie, parce que nous recevons chaque instant de notre vie comme un don de la tendresse de Dieu. La confiance, c'est la préférence permanente donnée à une autre lumière que la nôtre. L'important dans la foi, c'est la souplesse inénarrable de

l'adhésion à la parole de Dieu. Le mouvement de la foi doit donc s'accomplir à tout moment dans notre cœur : il faut renoncer à comprendre à tous les échelons, pour comprendre selon une lumière que Dieu nous donnera. C'est très difficile, mais cela nous ouvre la porte du paradis. Relisez dans l'épître aux Hébreux l'éloge des témoins de la foi, ils ne se regardent plus : *Les yeux fixés sur Celui qui est à l'origine et au terme de notre foi* (He 12, 2).

La foi suppose donc l'humilité, car les actes de confiance sont le privilège des humbles. Nous mesurerons notre humilité à notre confiance parce que, justement, pour avoir confiance, il ne faut plus se regarder, mais regarder uniquement Dieu et ce qu'il veut faire. La difficulté de la foi est la même que celle de l'humilité : il s'agit toujours de donner la préférence à la pensée de Dieu, et non pas à la nôtre.

Au chapitre 2, nous disons que la vraie nature de l'homme est l'adoration et la louange; nous pouvons dire maintenant que l'adoration est impossible aux orgueilleux et à ceux qui comptent uniquement sur eux : elle est le privilège des humbles. Tout se tient dans la vie de prière : l'adoration suppose la confiance et celle-ci est impossible sans l'humilité.

Comme dit le Père Molinié, il est très difficile de parler de l'humilité, parce que c'est une vertu très méconnue; on ne la comprend pas et, secrètement, on ne veut pas la comprendre. L'humilité n'est pas le mécontentement de soi-même, ce n'est même pas l'aveu de notre misère ou de notre péché, ni même en un sens de notre petitesse. L'humilité suppose, au fond, qu'on regarde Dieu avant de se regarder soi-même, et qu'on mesure l'abîme qui sépare le fini de l'infini. Mieux on voit cela (mieux on accepte de le voir) et plus on devient humble.

Ce qui nous donne l'humilité, c'est un regard aigu sur la sainteté de Dieu. L'adoration suppose l'humilité, mais c'est aussi l'adoration du visage de Dieu, qui ne ressemble à rien, qui nous rend humbles.

Je te bénis, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux intelligents et de les avoir révélées aux tout-petits (Mt 11, 25).

Jésus ne dit pas : aux sots, mais *aux tout-petits*, qui sont du même coup les plus intelligents. La véritable intelligence, c'est la candeur et la simplicité d'un regard qui pénètre au fond des choses.

Un regard humble est donc fasciné par autre chose que lui, et délivré par-là de toutes les complications. On comprend combien l'humilité est loin du complexe d'infériorité, ou du complexe de supériorité qui est toujours la même chose; c'est le regard de soi-même – non pas la simple conscience de soi-même, elle est inévitable et la Vierge l'avait – mais le fait de s'arrêter sur soi, de ne pas décoller, et de ruminer ses misères comme ses joies. On n'en finirait pas de parler de l'humilité qui conduit à l'adoration; disons qu'elle est intimement liée à la confiance en Dieu. Saint Augustin dira que l'homme est sollicité en permanence par deux aimantations incompatibles : s'aimer soi-même jusqu'au mépris de Dieu, et aimer Dieu jusqu'au mépris de soi-même.

En ce sens, l'homme ne peut faire de sa vie une eucharistie ou une prière de louange que dans la mesure où il est tourné vers le visage de Dieu, mettant en lui son espérance et sa confiance : c'est la source de sa joie et donc de sa louange et de son adoration. Qui met en Dieu sa confiance est délivré de tout

souci, il n'a plus peur de rien ni de personne; c'est un être libre. Un saint peut encore avoir peur des événements car ils le déroutent toujours, mais il ne peut plus avoir peur de Celui qui mène les événements, car il sait « en qui il a mis sa foi » (cf. 2 Tim 1, 12).

À partir du moment où il a mis sa confiance en Dieu, il sait que tous les événements de sa vie sont agencés par sa main paternelle (Lc 12, 22) et il vit de sa grâce. Alors il peut proclamer comme la Vierge que Dieu est Saint :

Toutes les générations me proclameront bienheureuse, car le Tout-Puissant a fait pour moi des grandes choses. Saint est son Nom (Lc 1, 48-49).

Mais pour célébrer la gloire de ce visage, il faut autre chose que de l'évidence, il faut de l'amour. Pour l'homme de prière, la célébration de la gloire de Dieu n'est pas un devoir, ou une dette à régler, mais bien l'expression aussi authentique que possible de son émerveillement devant ce visage. C'est le sommet de sa vocation de fils du Père, de frère du Christ et de temple de l'Esprit.

L'homme qui a trouvé la prière du cœur est devenu un temple vivant qui adore sans cesse en esprit et en vérité, c'est une icône de la gloire du Ressuscité. Le temple de son corps est devenu une « maison de prière » où il glorifie Dieu, comme Jésus était devenu le temple nouveau. L'homme devient alors le prêtre du monde, le grand célébrant de l'existence, capable de faire eucharistie jusqu'en l'œuvre commune des hommes : l'art, la science ou la technique.

Approchez-vous de lui, pierre vivante, rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse aux yeux de Dieu. Vous aussi, comme des pierres vivantes, devenez les matériaux de l'édifice spirituel, pour former un sacerdoce saint, et offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus-Christ (1 P 2, 4-5).

À propos de ce sacerdoce universel, Maxime dit :

« L'homme se réfugie comme dans une église et un asile de paix dans la contemplation spirituelle du cosmos. Il y entre avec le Verbe; avec lui et sous sa conduite, il offre l'univers à Dieu, dans son intelligence, comme sur un autel. »

Et ceci peut être vécu à travers une recherche scientifique. Olivier Clément raconte que de jeunes intellectuels roumains, des physiciens atomistes qui font des recherches dans le domaine de la micro-physique, les poursuivent en menant en même temps la prière de Jésus, avec une volonté, non pas de désintégrer la matière, mais de la réintégrer.

La totalité de l'existence est ressentie comme un acte liturgique.

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, et quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu (1 Co 10, 31).

Il y a ainsi une manière évangélique et liturgique de faire les actions quotidiennes et habituelles. Un paysan dans son champ, un ouvrier à l'atelier, un professeur au lycée peuvent libérer la nouvelle création qui *attend avec impatience la manifestation des enfants de Dieu (Rm 8, 18)*, s'ils purifient leurs gestes et leurs regards par la prière de Jésus. C'est la prière dans la vie, ou la contemplation dans l'action.

Louer Dieu parce qu'il est Dieu.

Mais la prière de louange doit aller encore plus loin. En effet, la louange est encore imparfaite lorsqu'elle s'adresse à Dieu en fonction des bienfaits que nous recevons de lui – ce serait encore une attitude trop intéressée – il faut le remercier, le louer, le bénir de ce qu'il est Dieu, de ce qu'il est amour en lui-même. C'est la prière de bénédiction que nous retrouvons à toutes les pages de la Bible, et que le Christ exprime bien dans le *Notre Père* :

Fais-toi reconnaître comme Dieu (Mt 6, 9; trad. T.O.B.).

En retour, Dieu fait descendre sa bénédiction en manifestant son visage de gloire à ses enfants qui le bénissent et le louent.

Yahvé s'adressa à Moïse et dit : Parle à Aaron et à ses fils. Voilà comment vous bénirez les enfants d'Israël.

Vous leur direz :

Que Yahvé te bénisse et te garde!

Que Yahvé fasse briller pour toi son visage et t'accorde la paix.

Que Yahvé tourne sa Face vers toi et t'apporte la paix!

Qu'ils mettent ainsi mon Nom sur les enfants d'Israël et, moi, je les bénirai (Nb 6, 22-27).

Comme le dit si bien Hélinaud de Froimont, un cistercien du XIII^e siècle (1212) :

« Il y a ceux qui bénissent le Seigneur, parce qu'il est puissant, d'autres parce qu'il est bon pour eux, d'autres enfin parce qu'il est bon en lui-même. Les premiers sont des esclaves qui tremblent pour eux-mêmes, les seconds sont des mercenaires qui ne pensent qu'à leurs intérêts, mais les troisièmes sont des enfants qui ne songent qu'à leur Père... Il n'y a que cet amour qui peut détourner le cœur de l'amour du monde, ou de l'égoïsme, pour le diriger vers Dieu. »

Il y a là une sorte de récupération de la condition paradisiaque, qui se traduit dans le fait que la vie des saints est un chant de gloire à la louange de la Trinité. Dieu est Dieu, éternellement, au-delà de ce que nous sommes ou pouvons être. Comme un enfant, il faut s'extasier devant cette sainteté, et lui rendre grâce à cause de lui-même et de son amour indéfectible. Le cœur pur, dit Bonhoeffer, c'est celui qui ne se souille ni avec le mal qu'il commet, ni avec le bien qu'il fait. C'est cela, le cœur pur, dit Éloi Leclerc dans un texte magnifique qui nous invite à nous tourner vers Dieu en abandonnant tout souci et tout regard sur nous-même :

« Et quand tu es ainsi tourné vers Dieu, ne fais surtout aucun retour sur toi-même. Ne te demande pas où tu en es avec Dieu. La tristesse de ne pas être parfait et de se découvrir pécheur est encore un sentiment humain, trop humain. Il faut élever ton regard plus haut, beaucoup plus haut. Il y a Dieu, l'immensité de Dieu et son inaltérable splendeur. Le cœur pur est celui qui ne cesse d'adorer le Seigneur vivant et vrai. Il prend un intérêt profond à la vie même de Dieu, et il est capable, au milieu de toutes ses misères, de vibrer à l'éternelle joie de Dieu. Un tel cœur est à la fois dépouillé et comblé. Il lui suffit que Dieu soit Dieu. En cela même, il trouve sa paix, tout son plaisir. Et Dieu lui-même est alors toute sainteté. Car si Dieu réclame notre effort et notre fidélité, la sainteté n'est pas un accomplissement de soi, ni une plénitude que l'on se

donne. Elle est d'abord un vide que l'on se découvre et que l'on accepte, et que Dieu vient remplir dans la mesure où l'on s'ouvre à la plénitude » (P. Éloi Leclerc, *Sagesse d'un pauvre*, Éd. Franciscaines 1959, p. 105).

CHAPITRE 5

L'amour véritable du prochain.

Lorsque l'Esprit a ainsi établi sa demeure dans le cœur de l'homme, il est bien évident qu'on ne peut plus distinguer entre amour de Dieu et amour du prochain, prière et charité fraternelle, ces deux réalités sont inextricablement unies. La prière suscite une charité totale dans le cœur.

« Qu'est-ce que le cœur charitable? demande Isaac le Syrien. C'est un cœur qui brûle d'amour pour la création tout entière, pour les hommes, pour les oiseaux, pour les bêtes, pour les démons, pour toutes les créatures. C'est pourquoi un tel homme ne cesse de prier, même pour les ennemis de la vérité, et pour ceux qui lui font du mal. Il prie même pour les serpents, mû par la pitié infinie qui s'éveille du cœur, qui s'assimile à Dieu. »

Qu'est-ce qu'aimer?

Et nous comprenons alors ce qu'est le véritable amour du prochain. Si souvent on nous a répété que nous devons faire des efforts pour aimer les autres ou vaincre une antipathie, que nous en sommes venus à croire que l'amour du prochain dépendait de notre bonne volonté. Certes, l'amour fraternel requiert notre activité, mais celle-ci est accueillie dans les profondeurs de notre cœur où l'amour est répandu. Il en va de l'amour du prochain comme de la prière; tant que nous essaierons de le produire au dehors de nous par les seuls efforts de l'intelligence ou de la volonté, nous échouerons lamentablement. Cet amour n'est pas une vertu morale. Avant d'aimer Dieu et ses frères, il faut vivre cette réalité : Dieu m'aime. C'est donc un amour reçu, c'est la vie du Ressuscité répandue en nos cœurs. La charité est toujours le fruit de la Pâque du Christ. On comprend alors qu'un cœur, un corps, entièrement pénétrés de la vie de l'Esprit connaissent, en même temps que la prière continuelle, un véritable amour du prochain.

À strictement parler, on ne fait pas d'effort pour la charité, on y risquerait bien des illusions sentimentales ou volontaristes... Mais vivant désapproprié, pauvre et désarmé, on est naturellement donné. C'est pourquoi le Christ insiste tant sur les Béatitudes, et surtout sur la pauvreté : un cœur pauvre sait accueillir l'amour et en donner. Le patriarche Athénagoras, qui était un homme de prière, était aussi un être de relation, capable de manifester à ses frères la tendresse de Dieu. Il disait au sujet de la pauvreté comme condition à l'amour :

« Il faut mener la guerre la plus dure, qui est la guerre contre soi-même. Il faut arriver à se désarmer.

« J'ai mené cette guerre pendant des années, elle a été terrible. Mais maintenant, je suis désarmé. Je n'ai plus peur de rien car l'amour chasse la peur.

« Je suis désarmé de la volonté d'avoir raison, de me justifier en disqualifiant les autres.

« Je ne suis plus sur mes gardes, jalousement crispé sur mes richesses. J'accueille et je partage. Je ne tiens pas particulièrement à mes idées,

à mes projets. Si l'on m'en présente de meilleurs, ou plutôt non pas meilleurs, mais bons, j'accepte sans regrets. J'ai renoncé au comparatif. Ce qui est bon, réel, vrai, est toujours pour moi le meilleur.

« C'est pourquoi je n'ai plus peur. Quand on n'a plus rien, on n'a plus peur.

« Si l'on se désarme, si l'on se dépossède, si on s'ouvre au Dieu-Homme qui fait toutes choses nouvelles, alors lui efface le mauvais passé et nous rend un temps neuf où tout est possible. »

Qu'est-ce que cela veut dire, aimer? Beaucoup insistent là-dessus en disant que ce n'est pas seulement faire du sentiment, que l'amour effectif consiste à faire la volonté de Dieu. C'est en effet le fruit le plus sûr de l'amour, le signe auquel nous le reconnâtrons et qui s'exerce dans la charité fraternelle : « C'est à ce signe qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples. » Mais le signe de l'amour, ce n'est pas l'amour même. Et si nous essayons d'accomplir la volonté de Dieu et d'aimer nos frères par une tension héroïque de la volonté, nous risquons de vouloir arracher à notre cœur les fruits de l'amour sans y avoir planté l'arbre de l'amour (qui est au début la plus petite des graines).

Aimer, ce n'est pas d'abord être héroïque dans le désintéressement : au contraire, cette perfection ne vient qu'à la fin. Aimer, c'est d'abord être attiré, séduit, captivé par le visage de tendresse de Dieu, c'est avoir été fasciné par le mendiant de l'amour. Et de la même manière qu'il est impossible de prier sans avoir vu ce visage, il est impossible d'aimer ses frères si l'on n'a pas compris que Dieu est amour. C'est lui qui nous a aimés le premier. Le premier acte libre et méritoire qui nous est demandé, c'est de croire à cet amour, de céder à cette séduction, à cet attrait, de se laisser prendre, de se laisser « avoir », de se laisser faire :

« Le Seigneur est miséricordieux; mon âme le sait, mais il n'est pas possible de décrire cela avec des mots... Il est infiniment doux et humble, et si l'âme le voit, elle se transforme en lui, devient tout amour pour le prochain, elle devient elle-même douce et humble » (*Silouane*, p. 20).

L'homme qui a découvert la douceur du Christ dans l'expérience du Saint-Esprit se voit revêtu de l'humilité du Christ. Le Christ était « naturellement » humble, pourrait-on dire, parce qu'il était fasciné par la gloire de son Père et en même temps, il était infiniment doux, de cette douceur de Dieu qui nous donne d'aimer nos ennemis. Si nous voulons apprendre l'humilité et la douceur du Christ pour aimer tous nos frères, il nous faut dire à Dieu :

Fais resplendir ton visage et nous serons sauvés (Ps 79, 4).

Les efforts les plus durs que nous faisons pour aimer les autres sont quelquefois désespérés, et désespérants, parce qu'ils procèdent très peu de l'amour, et beaucoup de la volonté de se convaincre qu'on aime; ce qui revient à vouloir faire les œuvres de l'amour sans aimer. On cherche à imiter les saints, on se fait un sur-moi (comme la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf), et nous appelons cela la perfection chrétienne et religieuse. Mais la vie chrétienne n'est pas d'abord un idéal, c'est une réalité: la vie trinitaire répandue dans nos cœurs. Le seul idéal, c'est que cette réalité s'épanouisse. C'est quelque chose de très simple qui se déclenche dans notre cœur, on ne sait ni pourquoi ni comment, et qui rend tout le reste facile :

Mon joug est doux et mon fardeau léger (Mt 11, 30).

Il est très dangereux de faire d'abord de la prière ou de l'amour fraternel un idéal, parce qu'on en fait son idéal. Poursuivre un idéal, c'est souvent chercher à imiter l'amour par des efforts épuisants qui nous rendent la vie pénible et qui n'ont pas grand prix aux yeux de Dieu, parce qu'ils ne correspondent pas à son désir. N'essayons pas de faire comme si nous avions atteint un degré de plus que celui où nous sommes en réalité; c'est encore un fruit de l'esprit d'enfance que de n'avoir pas de sur-moi. Ce n'est pas à la force de nos poignets que nous obtiendrons l'amour; mais, vivant pauvres et désarmés, nous pourrions être envahis par l'amour trinitaire, qui est un amour reçu et accueilli.

L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné (Rm 5, 5).

Dans le domaine de l'amour du prochain, nous sentons bien l'importance de la prière pour demander l'amour (selon l'expression de saint Ignace). Dès qu'une amertume surgit en nous, ou un sentiment de vengeance ou de jalousie, ou toute autre agressivité, il faut se jeter à genoux et supplier Dieu de la transformer en douceur. Une telle prière est toujours exaucée, surtout si elle demande le don de l'Esprit. De même, la prière continuelle aura pour effet de transformer notre cœur par la tendresse de Dieu.

Au sujet de cet amour véritable du prochain, je pense à ce très beau texte d'une *foi en Christ* du début du siècle :

« Sans la prière, toutes les vertus sont comme des arbres sans terre; la prière, c'est la terre qui permet à toutes les vertus de croître. Le chrétien, mon ami, c'est un homme de prière. Son père, sa mère, sa femme, ses enfants, sa vie, tout cela, pour lui, c'est le Christ. Quand il aimera à ce point le Christ, il aimera forcément aussi toutes les créatures de Dieu. Les hommes croient qu'il faut d'abord aimer les hommes, et ensuite aimer Dieu. Moi aussi j'ai fait comme cela, mais cela ne sert de rien. Quand, au contraire, j'ai commencé d'aimer Dieu, dans cet amour de Dieu j'ai trouvé mon prochain. Et dans cet amour de Dieu, mes ennemis sont devenus mes amis, des créatures divines. »

Et Évagre disait : « Heureux le moine qui considère tout homme comme Dieu après Dieu. Heureux le moine qui regarde comme le sien propre l'accomplissement du salut par les autres, et le progrès de tous. Celui-là est moine qui, tout en se séparant de tous, devient ami de tous. »

Et cet autre texte d'Isaac le Syrien : « Laisse-toi persécuter, mais toi, ne persécute pas. Laisse-toi offenser, mais toi, n'offense pas. Laisse-toi calomnier, mais toi, ne calomnie pas. Réjouis-toi avec ceux qui se réjouissent, pleure avec ceux qui pleurent, c'est le signe de la pureté. Avec ceux qui souffrent, sois en peine. Verse des larmes avec les pécheurs. Sois dans la joie avec ceux qui se repentent. Sois l'ami de tous, mais dans ton esprit reste seul. »

Il ne s'agit pas d'une solitude mauvaise, mais seule avec Dieu seul.

Sylvain de l'Athos disait que, finalement, le seul critère que l'on ait pour connaître si on est vraiment sur la voie de la prière totale, c'est l'amour des ennemis au sens évangélique. Un signe évident, disait déjà Cassien, que l'âme n'est pas encore purifiée, c'est que l'on n'a pas de compassion pour les péchés d'autrui, mais qu'on prononce sur eux un jugement sévère. Au fond, il faut

devenir un homme désarmé, qui n'a plus peur, qui s'avance les mains ouvertes dans l'accueil et dans l'amour, parce qu'il porte en lui la certitude de la résurrection.

À ceux qui parviennent à cette profondeur de prière s'ouvre alors le mystère de l'histoire et le mystère de chaque cœur humain. Vivant éveillé, l'homme est capable de vivre et d'exprimer la tendresse de Dieu. Comme dit Olivier Clément, ce sont les deux grands mots de l'Orient chrétien : *nepsis*, éveil; *katanixis*, tendresse. L'homme de prière est un éveillé. Il prend toute la force de ses passions et la crucifie, mais Dieu la ressuscite et elle devient cette tendresse, au sens ontologique de douceur fondamentale. La puissance de l'Esprit, fruit de la Pâque du Christ, transforme le dynamisme de l'*éros* en *agapé*. Ceci a été bien exprimé dans l'icône de Vladimir : la Vierge de tendresse. C'est la mère qui tient l'enfant, et les deux visages se blottissent l'un contre l'autre, et les deux nous regardent. Surtout la Mère de Dieu regarde celui qui est là devant, celui qui vénère et prie, avec une tendresse insondable et infinie. C'est devant cette icône que Silouane, jeune novice, reçut le don de la prière continuelle.

Que deviendront les pécheurs?

J'ai beaucoup appris en fréquentant dans la prière mon ami Silouane; il m'a fait comprendre qu'un homme pouvait être transformé en « prière vivante », que sa prière pouvait s'élever comme une colonne de feu jusqu'au ciel, mais il m'a surtout révélé combien l'amour de Dieu nous poussait à intercéder pour nos frères. On dit qu'Antoine le Grand avait reçu le don de la prière ignée. Depuis trois jours, il priait pour la conversion des pécheurs, et les démons suppliaient Dieu de faire cesser cette prière, car ils sentaient que leurs assises démoniaques dans le monde allaient être ébranlées. Ce qui frappe chez un homme comme Silouane, c'est sa foi en la puissance de la prière pour le monde.

« Grâce aux moines, la prière ne cesse jamais sur la terre, et là est leur utilité pour le monde. Le monde tient grâce à la prière. Si la prière cessait, le monde périrait » (*Silouane*, p. 57).

J'ai mieux compris le cri de saint Dominique, passant ses nuits à pleurer en disant « Que deviendront les pécheurs? » En lisant Silouane, on est en présence d'un homme qui a entraperçu le visage de Jésus, et qui est désormais revêtu par l'humilité et la miséricorde du Christ; c'est pourquoi il a la passion de prier pour les pécheurs. Cette supplication revient à toutes les pages de ses écrits. Quand il prie pour les ouvriers du moulin, il présente à Dieu le visage de chacun de ces jeunes, les circonstances de leur vie, leur souffrance d'avoir laissé femme et enfants en Russie, et il en vient à verser des larmes de supplication qui le plongent en Dieu. Il y a un cri qui définit bien toute sa vie :

« Je ne désire rien tant que de prier pour les autres comme je le fais pour moi-même. Prière pour les hommes veut dire : donner le sang de son propre cœur » (*Silouane*, p. 57).

Plus l'homme est envahi par l'Esprit Saint, et plus il adore et intercède pour ses frères, c'est la mise en œuvre du double commandement de l'amour :

« Tu aimeras Dieu de tout ton cœur et tes frères comme toi-même » (cf. Lc 10, 27).

C'est pourquoi la prière des saints oscille toujours entre ces deux pôles :
« Qui est Dieu? » et « Que deviendront les pécheurs? »

Il faut reconnaître que beaucoup de chrétiens se trouvent mal à l'aise devant cette forme de prière pour les pécheurs, et ne comprennent pas ce qu'elle veut dire. Pour eux, ce serait se classer dans la catégorie des gens bien, qui prient pour les autres. Si la prière d'intercession consistait à faire valoir nos mérites, nous serions vite renvoyés au vestiaire comme le pharisien de l'Évangile! En fait, il s'agit de tout autre chose.

Lorsque Silouane prie pour ses frères, il ne se met jamais à part d'eux; il ne prie même pas en leur nom, car il sait bien qu'il n'y a qu'une prière qui est toujours exaucée, celle de Jésus le Juste par excellence, qui s'est fait péché en se faisant solidaire des pécheurs, pour intercéder avec eux et pour eux.

Celui qui n'avait pas commis le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu (2 Co 5, 21).

Au fond, quand Jésus crie vers son Père : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?* (Mt 27, 46), il est avec nous au creux de la vague de l'enfer. Lorsque nous disons dans le *Credo* : « Il est descendu aux enfers », cela veut dire que Jésus est descendu jusque dans l'abîme, où l'homme est divisé contre Dieu, contre lui-même et contre ses frères. Jésus est descendu jusque-là pour *abattre les murs de séparation* qui nous divisent. Au creux de cet enfer, Jésus est devenu tout homme qui supplie le Père d'avoir pitié des pécheurs.

Il n'y a pas d'autre prière d'intercession que celle de Jésus suppliant le Père, avec une grande clameur de larmes et de souffrances (He 7, 25), au creux de notre solitude. C'est la prière de l'Agneau sans tache qui porte le péché du monde, et justifie des multitudes en s'accablant lui-même de leurs fautes (Is 53, 1). Durant sa vie publique, Jésus passait des nuits en prière pour la venue du règne. Pendant la Passion, il va supplier le Père avec sa souffrance et ses larmes. Tout homme de prière est appelé, un jour ou l'autre, à suivre l'Agneau au lieu du Crâne, avec tous les Abel et les Job de la terre, il en est réduit à prier avec des larmes.

La prière de Silouane pour les hommes tire sa source de sa communion profonde avec les pécheurs. Un jour qu'il est accablé par les épreuves et les tentations de toutes sortes, il demande au Seigneur ce qu'il doit faire pour que son cœur devienne humble. Et le Seigneur lui répond : « Tiens-toi dans ta pensée en enfer et ne désespère pas » (*Silouane*, p. 65). Comme Jésus, il descend aux enfers et, en expérimentant son propre péché, il communique à l'angoisse, à la souffrance et à la solitude de ses frères loin de Dieu. Il peut alors crier vers le Père, le supplier d'avoir pitié et de l'arracher, avec tous ceux dont il est solidaire, à l'abîme du péché. Je pense qu'il n'y a pas d'autre prière d'intercession que celle-là, car elle nous fait communier à l'unique prière du Christ à Gethsémani et sur la Croix :

« Aime les hommes à ce point que tu prennes sur toi le poids de leurs péchés, car il veut que nous aussi aimions également nos frères » (*Silouane*, p. 71).

Dans la littérature juive (il s'agit du livre de Martin Buber : *Les récits de Hassidim*.) nous avons le pressentiment de ce que devrait être une prière d'intercession pour les pécheurs. Martin Buber raconte l'histoire de Souziya qui

était disciple d'un grand spirituel de son temps. Le voyant plein de discernement, capable d'aider tous ceux qui venaient à lui, Souziya a demandé à son maître de prier le Seigneur de lui accorder la vision du bien et du mal dans les cœurs. Et Dieu lui a accordé cette grâce.

Peu après, un marchand est venu voir le maître de Souziya; la vie de cet homme était profondément entachée par le mal, et le jeune disciple, du premier coup d'œil, vit son âme. Il est saisi d'horreur et s'écrie : « Comment oses-tu te présenter devant le visage d'un saint, impur comme tu l'est? » Et le marchand est parti. Son maître a rappelé alors Souziya et lui a dit : « Tout à l'heure, un homme est venu que tu as chassé, et pourtant c'était sa dernière chance! » Alors le disciple, plein d'horreur, l'a supplié d'obtenir de Dieu qu'il ne voie plus le mal. Mais le maître lui a répondu que non, que les dons de Dieu sont inaliénables, mais qu'il prierait le Seigneur d'ajouter un don nouveau à celui qu'il lui avait fait : de percevoir avec une telle force son identité avec son frère, que tout le mal qu'il verrait, il le verrait, non pas comme celui de l'autre, mais comme le sien propre.

Un second récit nous est donné du pèlerinage que Souziya a fait un peu plus tard à travers la Pologne. Il arrive un jour à une auberge, jette les yeux sur l'aubergiste et le voit comme Dieu le voit, dans l'horreur du mal dans lequel il vivait. L'aubergiste demande quelles sont ses exigences, et le jeune rabbin répond : « Rien... je veux simplement un coin où je puisse prier. » On lui montre un petit cagibi... et puis l'aubergiste dit à sa femme : « Qu'est-ce que cet homme-là? Après une longue route, fatigué, couvert de poussière, certainement affamé, il ne demande ni nourriture, ni repos, il ne demande qu'un coin où il puisse prier. Je m'en vais voir ce qu'il fait. » Il se glisse jusqu'à la porte, l'entrouvre tout doucement, et il trouve le jeune rabbin priant Dieu et lui faisant le récit de toute sa vie comme si elle était la sienne, parce qu'il l'avait ressentie, dans cette solidarité entière qu'il y a de fait entre les hommes, comme étant son propre péché. Et l'aubergiste tout à coup s'est trouvé face à face avec sa vie, mais telle qu'elle était vue par Dieu même. Et son cœur s'est brisé, il s'est repenti et a commencé une vie nouvelle.

Plus tard, il a demandé à ce même rabbin comment il se faisait que tous ceux qui venaient à lui étaient amenés en fin de compte au repentir et changeaient de vie. Et la réponse qu'il a donnée était la suivante : « Quand un homme vient me voir qui ne veut pas se repentir, je descends marche après marche au plus profond de son péché, et quand j'ai atteint le fond de son âme, je lie la racine de mon âme à la racine de la sienne, et, un avec lui, je commence à me repentir de notre péché et il ne peut pas ne pas se repentir avec moi, puisque nous sommes devenus un. »

Au fond, nous ne pouvons vraiment prier pour les autres que le jour où nous nous asseyons à la table des pécheurs, comme Thérèse de Lisieux. Cela découle de notre union au Christ qui était lui-même soumis à une double pression : celle de la gloire et celle des ténèbres du péché. Alors nous pouvons crier vers Dieu du fond de cet abîme :

*Des profondeurs, je crie vers toi, Seigneur,
Seigneur, écoute mon appel (Ps 129, 1-2).*

De même que nous ne pouvons crier qu'à partir du tragique de notre existence en donnant à Dieu un nom propre, de même, il faut communier au tragique de la vie de nos frères pour prier en leur nom. Je me souviens de ce jeune qui se droguait; un jour il a pris conscience qu'il était en train de dévaler un abîme, et il me racontait ainsi son expérience de prière : « Ce jour-là, je n'ai pas prié, mais j'ai crié vers Dieu! »

Solidaire de Dieu, solidaire des hommes.

La prière pour le monde n'est possible qu'à partir d'un lien de communion très profond avec Dieu et avec nos frères. Nous devrions y penser lorsque nous disons à quelqu'un que nous allons prier pour lui. Il y a quantité de gens qui prient les uns pour les autres, mais quand un saint prie pour ses frères, il reprend à son compte la parole de Job : *peau pour peau*, c'est-à-dire « vie pour vie ». Comme dit si bien Silouane : « Prier pour les hommes veut dire donner le sang de son cœur. » Un saint prie pour ses frères d'une manière telle qu'il les saisit dans leur entièreté, sans que rien soit rejeté; il prend même sur lui le péché de ses frères comme le sien propre. C'est une relation telle qu'il s'identifie aux autres. Lorsqu'on a communié du dedans à la détresse de nos frères, il n'est plus question de prier, mais c'est une nécessité de crier vers Dieu.

On dit que saint Dominique criait de douleur et pleurait avec une abondance de larmes, car il avait reçu une grâce spéciale de communion à la souffrance de ses frères. Il se demandait : « Ô Dieu, que vont devenir les pécheurs? » Voici ce que disent à son sujet les chroniques du XIII^e siècle :

« Dieu lui avait donné une grâce spéciale envers les pécheurs, les pauvres, les affligés. Il en portait les malheurs dans le sanctuaire intime de sa compassion, et les larmes qui sortaient en bouillonnant de ses yeux manifestaient l'ardeur du sentiment qui dévorait son cœur. Il pensait qu'il ne serait vraiment membre du Christ que le jour où il pourrait se donner tout entier, avec toutes ses formes, à gagner le monde à Dieu. »

Et nous en revenons là à la source de la prière continuelle. Celle-ci ne vient pas se plaquer du dehors comme une nécessité qui s'imposerait à nous. Elle naît vraiment de notre communion à Dieu et de notre communion à nos frères. Pour apprendre à prier toujours, il faut d'abord se faire solidaire de Dieu, de son royaume, de sa gloire, et en même temps se faire solidaire de toute la réalité de l'homme, de sa misère et de son péché, en l'assumant totalement. Une telle solidarité fait jaillir en nous la prière de louange face à la gloire de Dieu et la prière d'intercession face à la souffrance de nos frères, comme l'exprime si bien la préface de la messe du Saint-Esprit : « C'est ton Esprit qui soutient ton Église et la garde fidèle, pour qu'elle n'oublie jamais de te supplier au milieu des épreuves, ni de te rendre grâce quand elle est dans la joie. »

En son fond, cette solidarité est l'acte essentiel que Jésus a accompli dans l'Incarnation. Sans se désolidariser du Père, avec qui il demeure toujours en communion, il a fait un pas qui le porte au cœur de l'homme et de toutes les situations tragiques, un pas dont il ne pourra jamais plus sortir. De telle sorte qu'on ne peut plus parler de l'homme sans parler de Dieu; dans l'Incarnation, leurs destinées sont inextricablement liées. Le Christ, vrai homme et vrai Dieu, est

totallement solidaire de l'homme dans son péché lorsqu'il se tourne vers le Père, et totallement solidaire de Dieu quand il se tourne vers l'homme.

Il est l'Agneau de Dieu, étendu sur l'arbre de la croix et immolé pour nous tous, c'est-à-dire à notre place et en notre faveur. Nous ne pouvons pas suivre Jésus Christ sans gravir le Golgotha et nous identifier à l'Agneau immolé pour le salut du monde : le disciple n'est pas au-dessus du Maître ! Le Christ veut continuer en nous sa Pâque pour le monde. Y pensons-nous assez quand nous célébrons l'Eucharistie, et quand nous communions à l'Agneau transpercé? C'est pourquoi la prière traversée de cris et de larmes fait partie de notre aventure spirituelle.

Prier, c'est réellement donner à Dieu sa propre vie. Il est vrai que Jésus est le seul à pouvoir intercéder pour nous en transfigurant le monde. Mais en tous les membres de son Corps qui lui sont solidaires, et en même temps sont solidaires de leurs frères, éclate cette étonnante puissance d'intercession. C'est en eux que Jésus intercède, rachète et transfigure : « Le moine prie avec des larmes pour le monde entier et c'est en ceci que consiste son œuvre spéciale. Et qu'est-ce qui le pousse à prier et pleurer pour le monde entier? Jésus, le Fils de Dieu, qui donne au moine l'amour dans le Saint-Esprit. Son âme sent une continuelle angoisse pour les hommes » (*Silouane*, p. 55).

En ce sens, l'homme de prière vit une double solidarité qui le rend étranger aux deux camps : c'est la situation chrétienne de base (la teinture de base, dirions-nous en chimie). L'homme de prière exprime ainsi devant Dieu le visage du Christ qui est sans cesse en train d'intercéder pour nous : *semper interpellandum pro nobis*, dira l'épître aux Hébreux. Sa prière ressemble à un cri enraciné dans la détresse du péché, un cri violent, longuement répété, arrachant de force, pour ainsi dire, la miséricorde de Dieu pour le monde.

C'est là que s'exprime le véritable amour du frère dont le péché et la souffrance sont ressentis comme les nôtres. Ces hommes de prière sont porteurs de l'humanité, et qui s'étonnerait alors qu'ils revivent, dans leur propre chair, ce qui manque à la Passion du Christ pour son Corps qui est Église? Non pas ce qui manque en efficacité, car tout a été obtenu par Jésus, mais ce qui manque en profondeur et en longueur, pour les hommes de tous les temps et du monde entier.

De la même façon que ces hommes sont fascinés par le visage du Christ en gloire, ils sont fascinés et empoignés par sa sainte Face meurtrie et défigurée. Une vieille infirme, dans un hospice, me disait un jour : « Ce cri de Jésus sur la croix : *J'ai soif*, il me semble qu'il retentit à chaque instant dans mon cœur ! » C'est par amour de Jésus qui a épousé la croix qu'on se met à aimer ce visage du Serviteur souffrant.

On comprend mieux maintenant que la prière ne consiste pas à se retirer du monde, à oublier nos frères et notre condition humaine. Et à l'inverse, nous pensons trop souvent que la vie et l'action consistent à s'agiter d'une manière fébrile. Ce n'est pas étonnant dans ces conditions que nous vivions dans un dualisme qui, dans les cas extrêmes, nous pousse à nous réfugier dans la prière en nous coupant des autres, ou dans un activisme exagéré en dehors de Dieu. Qu'il y ait là un écartèlement réel, c'est normal et inévitable, mais la tension ne

vient pas d'abord de notre situation objective dans le monde, mais de notre condition de pécheurs.

L'exemple de Paul est significatif à ce sujet : il ne parle jamais d'une tension entre son être-avec-Dieu et son être-avec-les-hommes, et cependant y a-t-il un être plus donné à l'Évangile que lui? Par contre, il proclame très fort qu'il est écartelé et sent deux hommes se battre en son cœur (Rm 7). Au contraire, il affirme que le fait d'annoncer l'Évangile à ses frères constitue pour lui une véritable prière, un culte spirituel. Au fond, ce qu'il cherche dans son apostolat, c'est à mettre ses frères en contact avec le Christ ressuscité, pour que leur vie tout entière devienne une prière, un sacrifice spirituel (Rm 12, 1). Pour Paul, l'annonce de l'Évangile est une prière (Rm 15, 15-16).

Chez-lui, la prière naît de deux sources : ou bien c'est l'émerveillement du regard porté sur la gloire de Dieu, sur son amour ou sur la personne du Christ, ou bien c'est la qualité de son regard porté sur ses frères, sur le monde qui l'entoure, à cause de sa souffrance et de son péché. La prière naît toujours dans un cœur qui se passionne pour la gloire de Dieu, ou qui est déchiré par la misère de ses frères.

Lorsque nous sommes empoignés par la situation tragique des hommes qui nous entourent, aussi bien par leur péché que par leur misère physique ou morale, nous entrons dans la prière du Christ :

Que ton Règne arrive...

Pardonne-nous nos péchés...

Délivre-nous du mal...

Ne nous soumetts pas à la tentation (Mt 6, 10. 12. 13).

C'est là que commence la vraie prière, dans cette sensibilisation, ou plutôt dans cette communion profonde à la merveille de Dieu et à la tragédie de l'homme. Si nous savons unir ainsi la vie à la prière, la contemplation de Dieu au regard porté sur nos frères, elles ne seront jamais séparées et « la vie sera un combustible qui, à chaque instant, nourrira un feu qui deviendra de plus en plus riche, de plus en plus brûlant et qui nous transformera nous-mêmes peu à peu en ce buisson ardent dont parle l'Écriture » (A. Bloom, aux jeunes de Taizé).

Terminons ce chapitre par une histoire. Elle est empruntée aux Pères du désert et nous rapporte une conversation du grand saint Antoine avec le petit cordonnier d'Alexandrie. Nous comprendrons mieux comment la communion à la misère de nos frères nous pousse à la prière continue. Le grand ascète est déjà parvenu à une haute sainteté : il est pauvre et il prie toujours. Cependant il lui manque l'essentiel pour devenir un vrai moine : le don de la prière pour les hommes.

Comme il était fort inquiet de ses progrès, un ange lui avait présenté un petit cordonnier d'Alexandrie comme plus avancé que lui, malgré ses efforts héroïques. Très déconcerté par cette révélation, Antoine se rendit aussitôt dans la ville de perdition, pour y apprendre de la bouche même du petit cordonnier le secret de sa perfection :

- Que peux-tu bien faire d'extraordinaire pour te sanctifier dans un milieu pareil?

- Moi, je fais des chaussures...

- Sans doute. Mais tu dois bien avoir un secret. Comment vis-tu?
 - Je partage ma vie en trois parts : la prière, le travail et le sommeil (les trois huit d'aujourd'hui!).
 - Bof! Moi, je prie tout le temps... ça ne doit pas être ça! Et la pauvreté?
 - Trois parts encore : une pour l'Église, une pour les pauvres et une pour moi.
 - Oui, moi, j'ai tout donné... Il doit y avoir autre chose. Tu ne vois pas?
 - Non.
 - Et tu réussis à supporter ces gens qui ne savent plus distinguer leur droite de leur gauche, qui manifestement vont en enfer?
 - Ah! ça, je ne m'y fais pas... Non, je ne le supporte pas, ça me bouleverse trop, et je demande à Dieu de me faire descendre vivant en enfer, mais qu'ils soient sauvés.
- Saint Antoine se retira sur la pointe des pieds en disant : « Évidemment, je comprends... et j'avoue que je n'en suis pas là! »

POSTFACE

Au-delà de la prière... mais c'est de nuit

En achevant ces pages, certains me diront, comme cette religieuse qui fait actuellement un séjour au désert et qui vit, sans le savoir, une prière vraiment mystique : « Tout ce que vous écrivez sur la prière est pour les débutants, mais une fois franchies les premières demeures, au moment où l'on sort des nuits, nous n'avons plus de guides et nous ne savons que faire ! » Les Pères nous disent qu'il y a une prière qui est la prière de Dieu en nous, au sujet de laquelle ils ne peuvent plus rien dire parce qu'elle est enseignée par l'Esprit.

Arrivé à ce point, j'ai bien conscience d'avoir balbutié et de ressembler à un planeur qui, pour s'élever dans les airs, cherche les zones de dépression où il pourra s'élancer. Il y a une prière raisonnable dont on a presque tout dit, et surtout à quel point elle n'est pas une prière; je veux parler de cette attitude de l'homme qui est envahi par la prière et sacrifie tout à elle. Tout cela, les mystiques le savent bien, mais cette prière-là (encore humaine) ne les concerne plus : c'est encore une affaire de « rampants »... alors qu'eux ont décollé. Leur avion a franchi le mur du son.

La question pour eux n'est plus de faire effort pour prier sans cesse ou pour aimer Dieu à la folie, mais de faire face à la prière de Dieu, qui les envahit et les submerge. Tout cela dépasse absolument les normes de la raison. Il ne s'agit plus de prier toujours, mais de faire face à un ouragan qui les fascine, qui ressemble au souffle impétueux de la Pentecôte; ce n'est plus à la mesure humaine de prier Dieu, mais à la mesure divine de prier l'homme. Celui qui perçoit cette prière de Dieu en lui fait la tête qu'il peut, et comprend le ridicule de ses efforts et de ses désirs passés pour parvenir à la prière continue. Il se laisse emporter par la vague et... il arrivera ce qu'il arrivera... Il aura besoin de toute la souplesse de l'Esprit : « Assouplis ce qui est rigide », pour supporter un tel raz-de-marée et se laisser emporter par une prière qu'il ne comprend pas et au sujet de laquelle il se réjouit de ne rien comprendre.

En effet, cet au-delà de la prière dépasse les bornes de la compréhension, et l'homme semble alors plongé dans une nuée plus ténébreuse que celle qui guidait les Hébreux au désert. J'ai bien souvent entendu monter la plainte de cette religieuse qui a déjà le teint bien basané par le dur soleil des purifications; à certains jours ce lourd silence de Dieu est insupportable et le cœur est comme enveloppé d'une chape de désespoir. Dieu est ressenti comme terriblement absent, au niveau de la conscience, mais il y a comme un nerf conducteur très mystérieux qui fait soupçonner sa présence en deçà ou au-delà de la souffrance. Oui, il y a un au-delà de la prière... mais c'est de nuit :

qui semble singulièrement vous échapper, car elle vous fermerait définitivement la bouche, comme celle de Job, si vous en aviez la moindre idée. Une telle prière demeure rigoureusement inintelligible aux « rampants », c'est le cas de dire avec saint Paul : *scandale pour les Juifs et folie pour les païens* (1 Co 1, 23).

Tant qu'on parle des choses humaines, comme celles dont nous avons parlé dans ce livre, on peut encore croire à l'importance de ce qu'on dit; mais au sujet de Dieu et de la prière de l'Esprit en nous, ce qui est intéressant, c'est ce qu'on ne dit pas, ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne sait pas. Cette zone impensable n'est plus objet de réflexion, mais de contemplation, une sorte d'interrogation, de long cri silencieux : « Mon Dieu, qui es-tu? » ou ce cri de saint Dominique : « Que deviendront les pécheurs? » Un prêtre de Rome interrogeait saint Benoît Labre sur le mystère de la Trinité, et celui-ci balbutiait en pleurant : « La Trinité, je ne sais pas... je ne sais pas... mais c'est grand... très grand! »

Il faudrait parler de cela comme ont fait les pères de l'Église, ou saint Jean de la Croix ou sainte Thérèse d'Avila, pour que ce que nous disons en vaille la peine. Mais tout en disant de très belles choses, ils s'empressaient de les oublier, car ils regardaient ailleurs. Et c'est justement pour cela qu'ils disaient de si belles choses. Toute parole sur la prière nous mène au seuil du mystère, là où il n'y a plus de chemins tracés, et où seul l'Esprit nous fait scruter le secret des profondeurs divines.

Pour nous, ce n'est pas l'esprit du monde que nous avons reçu, mais l'Esprit qui vient de Dieu, afin de connaître les dons que nous avons reçus de Dieu. Et nous en parlons, non en termes appris de la sagesse humaine, mais de l'Esprit, exprimant en langage spirituel les choses spirituelles (1 Co 2, 12-13).

Annexe 1

Le courage dans la prière.

Père de Ravignan (1795–1858)

Tout le secret de la paix du cœur, de la progression dans la vie spirituelle réside dans le saint courage de la prière. Je dis courage, car je sais qu'il en coûte d'abandonner ses pensées, ses réflexions : c'est là l'abnégation, le renoncement.

On veut réfléchir, se rendre compte, et Dieu, qui nous a placés ici-bas dans un état de foi, veut que nous y priions. Dans quel endroit de l'Évangile est-il dit de penser, de raisonner? Et au contraire, Notre Seigneur nous dit sous toutes les formes possibles : « Toutes vos sollicitudes, jetez-les, c'est le mot, jetez-les en Dieu.

C'est bien simple de prier, mais c'est la chose la plus difficile, la plus rare. Donnez-moi une âme en prière, ou plutôt donnez-moi l'âme la plus imparfaite, si cette âme sait se jeter dans la prière, si elle sait changer ses peines en prière, je suis rassuré, sa place est écrite au ciel. Il y a dans cette âme disposition à la prière, donc il y a disposition à acquérir de grandes vertus. Toutes les vertus, tous les biens sont dans la prière; oui, là est la patience, là est le zèle, là est la lutte, là est la force, là est la paix, la vie mortifiée, la vie sacrifiée, la vie patiente et humiliée; tout est là. Vous cherchez des pénitences? Prenez celle-là; quand

vous voudrez penser, jetez-vous à genoux et dites : « Je ne penserai pas, je prierai »; c'est là la croix, le crucifix de votre intérieur. La nature se révolte parce qu'à certains moments elle a horreur de la prière; mais avons-nous besoin d'autre exemple que celui de Notre-Seigneur au jardin des Olives? Que fait-il? Il se prosterne la face contre terre, et étant réduit à l'agonie, il prolonge sa prière... Humiliez-vous, persévérez comme Notre-Seigneur. Vous êtes agitée, troublée, vous avez horreur de la prière; faut-il raisonner?... Non, il faut se jeter à genoux, avec ennui, dégoût, prier contre soi-même.

Vous avez besoin de refuge, d'appui... où le chercheriez-vous? dans vos raisonnements?... Mais c'est là que le démon se met, que la faiblesse travaille, c'est l'atelier d'où sortent toutes les fautes... Laissez tout cela, priez, faites effort, violentez-vous pour sortir de vous-même. Il faut un très grand courage pour changer en prière ses impressions, mais prenez cette habitude. Quand on a un travail, il faut le faire par la prière. Quelquefois on doit parler, écrire, on ne trouve rien; mais je ne puis rien faire... je prierai, puis je ferai et j'arriverai. Dites-vous donc une bonne fois : quoi qu'il arrive, je ne me perdrai pas dans mes découragements et mes retours sur moi-même; quand mon âme sera agitée, tentée, vite je déposerai mes pensées pour me jeter dans la prière, comme un chien se jette à la nage, comme on court pour se sauver. Mais où courrez-vous? N'y pensez pas; dites-vous : je vais prier.

Ainsi quand vous êtes tentée de tout laisser, allez à la prière. Mais prier est une force et nous ne l'avons pas; il faut donc prier pour savoir prier, et dire comme les Apôtres à Notre-Seigneur : *Seigneur, apprenez-nous à prier* (Lc 11, 1).

Annexe 2

« Père, qui t'a enseigné la prière continuelle? »

Mgr Antoine Bloom

Maxime, un saint grec du IV^e siècle, entend lire un jour à l'église le passage de l'épître de saint Paul dans lequel l'Apôtre recommande de prier sans cesse. Le jeune homme en est si frappé qu'il pense n'avoir rien de mieux à faire que de suivre ce conseil. En quittant l'église, il gagne les montagnes toutes proches et se met en devoir de prier sans cesse. Comme tout paysan grec de l'époque, il connaît tout juste le *Notre Père* et quelques autres prières. Il commence donc à les réciter sans arrêt. Il se sent, sur le moment, très heureux. Il prie, il est avec Dieu, il est ravi, tout semble merveilleux jusqu'à ce que, graduellement, le soleil disparaisse à l'horizon; le froid et la nuit ne tardent pas à descendre et, avec la nuit, une foule de bruits inquiétants se font entendre : craquements des branches sous les pattes des fauves aux yeux flamboyants, luttes entre les bêtes sauvages, les plus forts tuant les plus faibles, etc. Il se sent alors véritablement seul, pauvre petite créature sans défense dans un monde où règnent le danger, la mort, le carnage; il comprend qu'il est perdu si Dieu ne vient pas à son aide. Délaissant le *Notre Père* et le *Credo*, il fait exactement comme Bartimé, il s'écrie : *Fils de David, Jésus, aie pitié de moi!* (Mc 10, 47). Il crie de la sorte toute la nuit, car les fauves et les yeux flamboyants ne lui permettent pas de fermer

l'œil. Lorsque l'aube pointe et que toutes les bêtes sauvages ont regagné leurs tanières, il se dit : « Maintenant, je vais pouvoir prier! » mais il sent brusquement qu'il a faim. Il veut cueillir des baies, s'approche des taillis et pense soudain qu'ils peuvent dissimuler les yeux brillants et les griffes acérées. Il s'avance donc prudemment en disant à chaque pas : « Seigneur Jésus-Christ, sauve-moi, viens à mon secours, sauve-moi, Seigneur, viens à mon aide, protège-moi! »

Des années plus tard, il rencontre un ascète très âgé et plein d'expérience qui lui demande comment il a appris à prier sans cesse. Maxime lui répond : « Je pense que c'est le diable qui me l'a enseigné. » Le vieillard dit : « Je crois comprendre ce que tu veux me dire, mais je voudrais être sûr de ne pas me tromper. » Maxime lui explique comment il s'est habitué peu à peu à tous les bruits et à tous les dangers du jour et de la nuit. Mais des tentations se sont alors abattues sur lui, tentations de la chair, tentations de l'esprit, de la sensibilité et, un peu plus tard, attaques encore plus violentes du démon. Finalement, il ne se passait plus un seul moment, de jour ou de nuit, où il ne fût en train d'appeler Dieu ne lui criant : « Aie pitié, aie pitié, au secours, au secours, au secours! »

Puis, un beau jour, au bout de quatorze années de cette vie, le Seigneur lui est apparu; à l'instant même le calme, la paix, la sérénité l'habitèrent. Il ne lui est resté aucune crainte, ni des ténèbres, ni des ronces, ni du diable : « J'avais enfin compris, poursuit Maxime, que tant que le Seigneur n'intervient pas lui-même, je suis irrémédiablement, totalement impuissant. Ainsi, même au sein de la sérénité, de la paix et de la joie, j'ai continué à dire : *Fils de David, Jésus, aie pitié de moi!* (Mc 10, 47). Il savait désormais qu'il n'y avait de paix du cœur et de l'esprit, d'apaisement de la chair et de rectitude de la volonté que dans la miséricorde divine.

L'école de la prière, 1972, p. 102-105.

Archiviste : Monkichi le Singe Lettré